

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1050 — 26 Mai 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LA CRISE DU 16 MAI. — La lecture des dernières nouvelles au boulevard des Italiens. — (Dessin de M. Lix.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : La crise du 16 mai; — La guerre; — *Le Roi de Lahore*; — Catastrophe de *la Revanche*. — Courrier du Palais, par Petit Jean. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — *Beatrix*, par Charles Joblet. — Salon de 1877, par Olivier Merson. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : La lecture des dernières nouvelles au boulevard des Italiens, le 16 mai. — La guerre sur le Danube. — A Turn-Séverin le jour de la Saint-Georges. — *Le Roi de Lahore* : le triomphe sur la place de Lahore. — Les Mois gastronomiques : le lait de mai. — La batterie russe établie contre l'hôpital de Braïla fait sauter un monitor turc. — *La Revanche* avant l'explosion du 15 mai. — M<sup>re</sup> Mabile. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

DE grandes affiches placardées sur les murs de Paris se sont évertuées à faire savoir aux Parisiens que tel jour et à telle heure, on vendait cette semaine les débris et détroques de M<sup>lle</sup> X..., célébrité moins que demi-mondaine.

Où nous mettons M<sup>lle</sup> X..., les affiches ont eu soin d'imprimer en toutes lettres un nom dont elles ont cru pouvoir faire une annonce pour la curiosité malsaine et la badauderie érotique. Nous n'en félicitons ni notre temps, ni celle qu'on a honorée (est-ce bien le mot ?) de cette vedette gigantesque.

On comprend, quand il s'agit de livrer aux enchères le mobilier et les souvenirs d'un écrivain connu, d'un savant illustre, d'un artiste en vogue, d'un comédien hors ligne; on comprend l'attraction que le nom peut exercer, et c'est une façon fort légitime, en somme, de rendre hommage à une renommée loyalement acquise.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, on exploite le scandale et non la notoriété. On semble dire aux passants :

— Vous vous rappelez bien cette personne dont les aventures, plus que galantes, ont fait rougir la France et l'Angleterre? Vous vous rappelez bien celle qui se promenait naguère au bras d'un prince déclassé? Vous vous rappelez bien celle en l'honneur de laquelle un jeune homme se tira un coup de pistolet?... Oui, vous y êtes, c'est elle-même. Accourez donc à sa vente. On y négociera probablement des reliques du prince et des autres. Peut-être même le pistolet qui fut acteur dans le drame que vous savez sera-t-il au nombre des bibelots. Sans compter que, dans les tiroirs, on a chance de trouver des bouts de lettres égarés, et quelles lettres! Allons, messieurs, on va rire. Allons, mesdames, c'est une occasion sans pareille pour regarder par la porte entrebâillée d'un boudoir interlope. Qu'on soit exact au rendez-vous.

Je la trouve profondément écœurante, cette convocation tapageuse. Mais ici du moins la morale publique a sa revanche toute préparée d'avance.

D'ordinaire, c'est après décès que ces encans ont lieu. La demoiselle dont on vend la dépouille est morte dans un somptueux petit hôtel ou dans un appartement de grand luxe, environnée de nombreux domestiques et criblée de contrats de rentes.

D'où il résulte une excitation publique à l'inconduite.

On voit plus d'un regard féminin traduire à l'aspect de ces richesses une convoitise mal dissimulée.

Des femmes honnêtes qui se sont fourvoyées là font tout bas de fâcheuses comparaisons entre les splendeurs du vice et la médiocrité peu dorée de la vertu; entre les arrogantes beautés de ce mobilier de la courtisane et les meubles chétifs qui garnissent, sans l'orner, l'intérieur de famille.

Et de ces parallèles corrupteurs plus d'un détaillement fut le résultat. Ici, heureusement, la conclusion n'est pas précisément la même. La vente a lieu pour cause de débâcle. C'est le revers de la médaille. Histoire de prouver que quelquefois par hasard le bien mal acquis ne profite pas.

L'exception est bonne à noter; car la règle aujourd'hui est pour les notabilités du monde facile, l'application du mot célèbre de Caussidière: « Elles font de l'ordre avec du désordre. »

C'est même un signe des temps que cet esprit de comptabilité s'introduisant dans ce monde tourbillonnant.

Jadis on y vivait au jour le jour sans penser au lendemain qui, le plus souvent, était l'hôpital. L'insouciance n'était pas une excuse, mais elle était au moins une circonstance atténuante. Aujourd'hui, au contraire, c'est la tenue des livres en partie multiple. On place ses fredaines à la Caisse d'épargne. C'est hideux.

En somme donc, M<sup>lle</sup> X... fait bien de convoquer bruyamment le public à sa vente. C'est une leçon qui profitera peut-être. Allez-y, vous qui avez besoin de savoir comment s'écroule ce qui est bâti sur la boue.

Allez-y pour méditer sur l'enseignement qui jaillit de ce dénoûment où le marteau du commissaire-priseur prend des airs de justicier.

Il est bon qu'on sache qu'à ruiner les autres on peut finir par devenir ruiné soi-même. On en voit tant passer en équipages qu'il est soulageant de constater, même à titre d'exception, que le sort en a mis une à pied.

Les ventes se suivent et ne se ressemblent pas.

Prochainement, les amateurs seront convoqués pour se disputer un bout de maison qui tient bien peu de place au cadastre, mais qui emprunte une valeur particulière aux souvenirs littéraires qui s'y rattachent.

Il s'agit en effet du chalet de Passy, où Janin mourut après un séjour d'une vingtaine d'années.

Quand il construisit ce chalet pour l'habiter, il disait en riant :

— A nous autres journalistes il ne faut qu'une maison de bois. Autrement, il serait humiliant que notre demeure vécût plus que nos œuvres.

La maison de bois est toujours debout, les œuvres de Janin seront perpétuellement consultées par ceux qui voudront étudier l'histoire dramatique de notre époque. On y voit encore le distique envers français, qu'un caprice du maître avait fait peindre sur la façade. Il a sa légende ce distique.

Janin l'avait d'abord écrit en latin. Comment laisser passer une si belle occasion d'employer la langue de Virgile et de Cicéron, cette langue pour laquelle le prince de la critique professait une tendresse tant de fois raillée? Mais au moment où les deux vers allaient être badigeonnés, des amis intervinrent, s'efforçant de faire comprendre à Janin que les quolibets des petits journaux allaient redoubler contre lui à propos de cette manifestation de latiniste obstiné.

La discussion était devenue orageuse. Janin tenait bon, lorsque tout à coup un des assistants et insistants, membre de l'Académie s'il vous plaît, s'écria :

— Mais d'abord un de vos vers est faux.

A ces mots, un immense éclat de rire retentit.

— Faux?... balbutia Janin troublé.

On vérifia. Janin avait, en effet, fait une *longue* d'une *brève*. Pour le coup il renonça, et séance tenante ce fut Théophile Gautier qui fabriqua ces deux vers français destinés à remplacer l'essai malheureusement poétique du feuilletonniste des *Débats* :

Dieu vous garde en ce monde ici,  
De faim, de froid et de souci.

Le chalet de Passy sera vendu le dernier après les autres propriétés de Janin. L'acquéreur aura le droit d'effacer les vers.

Un juste hommage vient d'être accordé à la mémoire d'Henry Monnier.

Son buste va être placé au foyer de l'Odéon.

C'est à l'Odéon, en effet, que fut représentée l'œuvre capitale du spirituel-humoriste, ce *Joseph Pru-*

*dhomme* dont le type immortel survivra à notre siècle.

Il faut le dire, pourtant, parce que telle est l'exacte vérité, Monnier n'apporta à la confection de la pièce proprement dite qu'une part relativement restreinte. Il n'avait pas l'expérience nécessaire pour mener à bonne fin une œuvre en plusieurs actes, aussi fallut-il le piloter.

Plusieurs même des mots célèbres de *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme* ne sont pas de Monnier; à commencer par le plus fameux de tous :

— Ce sabre est le plus beau jour de ma vie.

Savez-vous où vous le trouverez? Dans la *Physiologie du garde national* publiée en 1840 et signée Louis Huart.

Mais qu'importe? Monnier était assez riche pour qu'on lui prêtât. Et, d'ailleurs, ce qu'il apportait comme véritable mise de fond intellectuel, c'était la personnalité même de Joseph Prudhomme, c'était cette incarnation de la bêtise solennelle, du lieu commun présomptueux, de l'emphase jocrissienne. Rien qu'à ce titre, Henry Monnier méritait l'honneur qui lui est fait. C'est bien lui qui a mis au monde Joseph Prudhomme, les autres n'ont fait que l'habiller.

Grand émoi parmi les artistes.

Car on sait que l'heure est venue où les destinées des exposants se décident. Il faut que le jury ait terminé son travail des récompenses de façon à ce qu'à la réouverture (j'allais dire après la *prorogation*, tant la politique envahit tout), de façon à ce qu'à la réouverture les tableaux médaillés soient ornés de la mention qui les signale à l'attention publique.

On parlait de M. Bonnat, qui a déjà été honoré de cette distinction suprême, et dont le portrait de M. Thiers est, de l'avis de tous, l'œuvre la plus accomplie du Salon de cette année. A notre avis, il y aurait eu un moyen mixte de tourner la difficulté. Ce moyen aurait consisté à décerner à M. Bonnat un rappel de médaille, ce qui n'aurait pas empêché d'attribuer une médaille nouvelle à un de ses confrères.

MM. Henner et Laurens étaient les candidats les plus sérieux.

C'est M. Laurens qui l'a emporté.

Nous ne prétendons pas apprécier ici le jugement prononcé, mais il nous semble que tout le monde ne se place pas au véritable point de vue pour bien comprendre dans quelles conditions ce témoignage de supériorité artistique doit être donné.

Les autres médailles peuvent s'appliquer et s'appliquent à ce que j'appellerai l'épisode heureux d'une carrière. Un peintre a réussi un tableau. Peut-être cette réussite n'aura-t-elle pas de lendemain, peut-être sera-t-elle suivie, au contraire, de déceptions répétées; mais le succès présent, dût-il être passager, emporte une médaille. Cela va de soi.

Pour la médaille d'honneur, au contraire, je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle ne doit être que la consécration d'une série d'expositions remarquables.

Si éclatante, par exemple, que soit la première toile d'un peintre, je ne vois pas que la médaille d'honneur lui soit attribuable avant qu'il ait prouvé avec récidive qu'il n'y a pas eu hasard heureux, mais talent durable.

C'est décidé.

Dans quelques jours, l'Hippodrome, troisième du nom (le premier a été démolé, le second a été brûlé), dans quelques jours, dis-je, Hippodrome III inaugurer son nouveau règne.

On y reverra, avec peu de variantes, le même programme que du temps de cet impressario ruisselant d'inouïsme qui avait nom Arnaud... ou Arnault. Néant de la gloire! Je ne me rappelle même plus déjà l'orthographe exacte de son nom.

Et pourtant, dans l'histoire des directeurs, Arnaud ou Arnault — à moins que ce ne soit Arnault — méritera d'occuper une place à part.

On ferait un volume avec les singularités de son exploitation. Ce fut lui, par exemple, qui eut l'idée de faire remonter M<sup>me</sup> Saqui sur la corde.

Elle avait alors soixante-treize ans.

— Je fais ma fortune avec elle, s'écria Arnaud.

Et, sautant en voiture, il courut à la Préfecture de police. Qu'allait-il y faire? Demander l'autorisation de faire placarder sur toutes les affiches de l'Hippodrome, collées dans les rues, un *fac-simile* de l'extrait de naissance de la vieille funambule.

Quel trait de génie!

Par malheur, ce trait de génie là fut méconnu. La Préfecture ne voulut pas permettre cette publicité de nouvelle espèce.

Arnaud en resta inconsolable.

~ Une autre fois, je le rencontre.

Il paraissait préoccupé.

— Et qu'avez-vous donc? Est-ce que les recettes baissent?

— Oui.

— Il faut renouveler le spectacle.

— Je ne fais que cela. J'ai passé en revue tous les gymnasiarques du monde. Mais le public est blasé. Il faudrait secouer son attention.

— Dame!

— Savez-vous ce que je cherche?

— Non.

— Un gaillard qui veuille venir chez moi jouer les accidents.

Et avec le plus beau sérieux du monde, il m'expliqua qu'il donnerait 2,000 francs par mois à un acrobate qui consentirait à se laisser tomber de son trapèze, au risque de se casser la jambe ou le cou.

Puis il ajouta superbement, en guise de mot de la fin:

— Je le paierais même pendant qu'il serait à l'hôpital!!!

Quel élan!

~ Décentralisation! décentralisation!

Ce n'est plus Bruxelles qui a maintenant la primauté des pièces inédites. C'est... Fontainebleau, plus connu jusqu'ici pour ses chasselas que pour ses productions dramatiques.

Oui! Fontainebleau a vu représenter cette semaine une œuvre signée, s'il vous plaît, d'un immortel, de M. Legouvé, le spirituel écrivain. Après Fontainebleau, Melun et Versailles se sont disputé ce régal.

Si je parle de cet incident, c'est qu'il pourrait bien devenir le point de départ d'une réforme sérieuse.

Lorsqu'arrive l'été, les scènes parisiennes entrent dans une période de chômage contre laquelle elles n'essayaient même plus de protester, puisque la plupart des directeurs se résignent purement et simplement à fermer leurs portes.

Pourquoi ne créerait-on pas le théâtre d'été? Pourquoi les premières représentations ne suivraient-elles pas le public nomade dans ses excursions habituelles? Les villes d'eaux en vogue se partageraient ces solennités.

Place au théâtre ambulant! Quand Mahomet ne va plus à la montagne, que la montagne aille à Mahomet. Si vous avez tant soit peu vécu la vie des eaux, vous applaudirez, je n'en doute pas, à mon projet.

Quoi de plus insupportable, en effet, que l'état de choses actuel? En partant de Paris, vous vous êtes bien juré, il est vrai, de vous consacrer tout entier au repos. Vous avez tous fait vœu de ne jamais mettre les pieds dans la salle de théâtre d'aucun casino. Mais rien ne résiste contre l'ennui mortel, implacable, qui vous envahit un beau soir, alors qu'un orage a brouillé le temps et que vous vous morfondiez, au bord de l'Océan, avec la perspective d'une cure de vingt-cinq jours.

Dans ces moments là, vous demanderiez asile et distraction à Guignol lui-même.

Vous vous rendez donc, en dépit de tous les serments du monde, au casino de la localité.

Abomination de la désolation! Depuis dix ans, on rabâche dans ces petites fêtes dramatiques une demi-douzaine de pièces édentées, radotées, suées par cœur, dont je ne conteste pas le mérite, mais qui, à la longue, produisent sur les oreilles l'effet que la scie produit sur le bois. Ce sont les *Jurons de Cadillac* par ci, c'est *En wagon* ou *la Tasse de thé* par là.

Les *Jurons de Cadillac* écartelés par des acteurs de sous-préfectures. Je vous le demande, Dieu puis-

sant, avez-vous rêvé pour votre enfer des tortures plus impitoyables?

Eh bien! avec le système que je propose, plus de *Jurons de Cadillac*.

On aura du neuf. Oui, du vrai neuf! Je ne dis pas du bon; mais le mauvais même est préférable à la redite à perpétuité. La salle se chargera de s'amuser toute seule au besoin, car il y aura toute une série d'émotions nouvelles dans ces premières représentations données devant le public si bariolé de la vie aquatique.

Allons, M. Legouvé, vous venez d'être un précurseur, sans le savoir.

~ Si nous interrompons un moment la suite de notre chronique pour adresser à M<sup>me</sup> la Pluie une imprécation bien sentie? Ne vous semble-t-il pas que, ce faisant, nous accomplirions un devoir?

Le pluviomètre est stupéfait de sa propre besogne. Les courses se métamorphosent en régates. Les malheureux cafés-concerts des Champs-Élysées sont le théâtre des scènes les plus navrantes. Il a fallu l'héroïsme de plusieurs membres de la Société de sauvetage pour repêcher, l'autre soir, deux dames et un jeune gommeux qui avaient disparu sous les tables, emportés par le courant de l'averse.

Et ces pauvres Parisiens que l'amour de la villégiature prématurée a entraînés à Viroflay, à Bellevue, à Sèvres, à Chatou. Vous représentez-vous ce que peuvent être leur existence, panachée de bronchites, et de giboulées?

Le matin au réveil, toute la famille est occupée à la cueillette des champignons qui ont poussé sur les lits, sur les fauteuils, sur la tête même des dormeurs. Pendant le reste de la journée, on regarde à travers les vitres tomber l'eau qui ravine le sable des allées. Toutes les demi-heures monsieur va cogner du revers de l'index sur le bois de son baromètre pour solliciter l'espoir d'un changement de temps. Vaine illusion. Et la tribu campée au milieu de ces marécages essuie d'une main ses larmes, de l'autre l'humidité qui suinte en larges zigzags le long des murailles.

Vers quatre heures, une lueur d'espérance.

On a lancé une douzaine d'invitations qu'on a faites aussi insinuantes que possible et qu'on a terminées par ces mots en manière de circulaire.

« Ne manquez pas. La nature est admirable en ce moment, et nous avons tout exprès pour vous commandé un rayon de soleil. »

On compte sur l'effet de cette péroraison séductrice. Mais en même temps on a de l'angoisse.

— Crois-tu que les Lorichon viendront?

— Je ne sais pas... Lui encore se risquerait... Mais sa femme est si pimbeche.

— Et elle le mène par le bout du nez.

— Naturellement... Et les Durangin?

— Ceux-là, c'est douteux. Depuis, que sa femme a eu une bronchite, Durangin ne veut pas qu'elle...

— Une bronchite... Dis donc un catarrhe... C'est de son âge.

— Par exemple, M. Lancelin ne nous fera pas faux bond, lui c'est un artiste... Et surtout un artiste en paysage, c'est habitué aux intempéries de l'air.

— Dans mon temps, je ne dis pas... Mais aujourd'hui tes artistes tournent à la poule mouillée.

— *Mouillée!* est de circonstance car voici encore une de ces averses...

— Et M<sup>me</sup> Cadulot avec ses deux demoiselles!...

— Elle viendra si elle croit qu'il y a des messieurs... Quand on cherche deux gendres on voyage par tous les temps.

— À moins qu'elle n'ait ses rhumatismes.

— Mais voici l'heure du train, sais-tu?

— Déjà...

— Elle est même passée...

— Mais non... Le temps de monter l'avenue... Je vais regarder à la porte... Si je vois quelqu'un, je te crierai...

Hélas! monsieur revient après un quart d'heure d'attente. Bredouille!

— Ainsi, personne?

— Dame!... Le train est passé depuis vingt minutes.

— M. Lancelin monte très-doucement à cause de son commencement d'asthme et en somme il peut encore arriver.

— Oui, par l'autre convoi... Il sera bien temps... Tout le dîner aura brûlé... Et nous voilà encore en face d'un menu de quatorze couverts pour nous tout seuls!

— Dieu! que les gens sont mal élevés de nos jours! pas un n'a prévenu!... Pas un seul télégramme... Si!... justement on sonne... C'est le porteur... De Durangin... sa femme tousse, elle a peur que... Je l'avais bien dit...

— Quatorze couverts!...

— Voyons, ne te déssole pas... Je me suis arrangée avec le restaurant. Il me reprendra deux plats à moitié prix...

Ainsi gémit éparpillée aux environs de Paris, la cohorte des bourgeois, amis de la verdure et des rhumatismes.

Au train suivant, toute la maisonnée se précipite en chœur pour voir une dernière fois si quelque invité!... Bonheur! ivresse!... En voici deux... Ce sont les Lorichon... On agite les mouchoirs... On envoie des *bonjours* de loin... Mais les deux passants approchent. Ce ne sont pas les Lorichon... C'est un marchand de verre cassé en compagnie de sa moitié. Ils accourent convaincus qu'on a quelque chose à leur vendre et, quand on leur répond négativement, se répandent en propos injurieux contre les imbéciles qui se moquent du pauvre monde et qui *font des signes pour rien*.

Voyons, madame la Pluie, ne finirez-vous pas par prendre en pitié de si intéressants et de si nombreux martyrs?

~ Je parlais d'Henry Monnier, tout à l'heure. Un de ses plus admirables dialogues est peut-être celui de l'enterrement.

Le connaissez-vous? Vous rappelez-vous ce passage étonnant:

— Est-ce que vous aimez le cimetière Montmartre? demande un des assistants à un autre.

— Assez... C'est ici qu'est ma femme.

— Ah!... Et votre sœur aussi?

— Non... elle est au Montparnasse... Du reste, j'en ai un peu partout.

La chronique, elle aussi, a des morts un peu partout en ce moment. C'est Ernest Picard, le spirituel sénateur; c'est Taxile Delord, le vaillant publiciste; c'est M. Le Libon, l'aimable directeur des postes.

Ernest Picard s'était fait une réputation d'ironie qu'il a justifiée par des centaines de mots charmants.

J'en veux citer un au hasard.

On parlait un jour devant lui d'un homme politique de nulle valeur qui, membre absolument passif d'une assemblée délibérante, était uniquement connu pour les fredaines de sa femme.

— C'est inouï! disait quelqu'un... Comment ne revient-il pas à ses oreilles quelque écho de quolibets provoqués par la galanterie de M<sup>me</sup> X...?

— Que voulez-vous! fit Picard avec bonhomie. À force d'être muet, il sera devenu sourd.

~ Et celui-ci:

C'était à une réunion d'actionnaires.

Le gérant, véreux mais influent, ayant peuplé la salle de ses compères, trouve moyen d'obtenir une approbation scandaleuse pour ses projets et ses comptes également véreux.

À l'issue de la séance, quelqu'un demandait à Picard s'il en connaissait le résultat.

— Oui, fit-il, on a voté la prise en considération.

~ Les médecins sont comme les maris de Gavarni: ils font rire volontiers.

Quelques-uns avec préméditation.

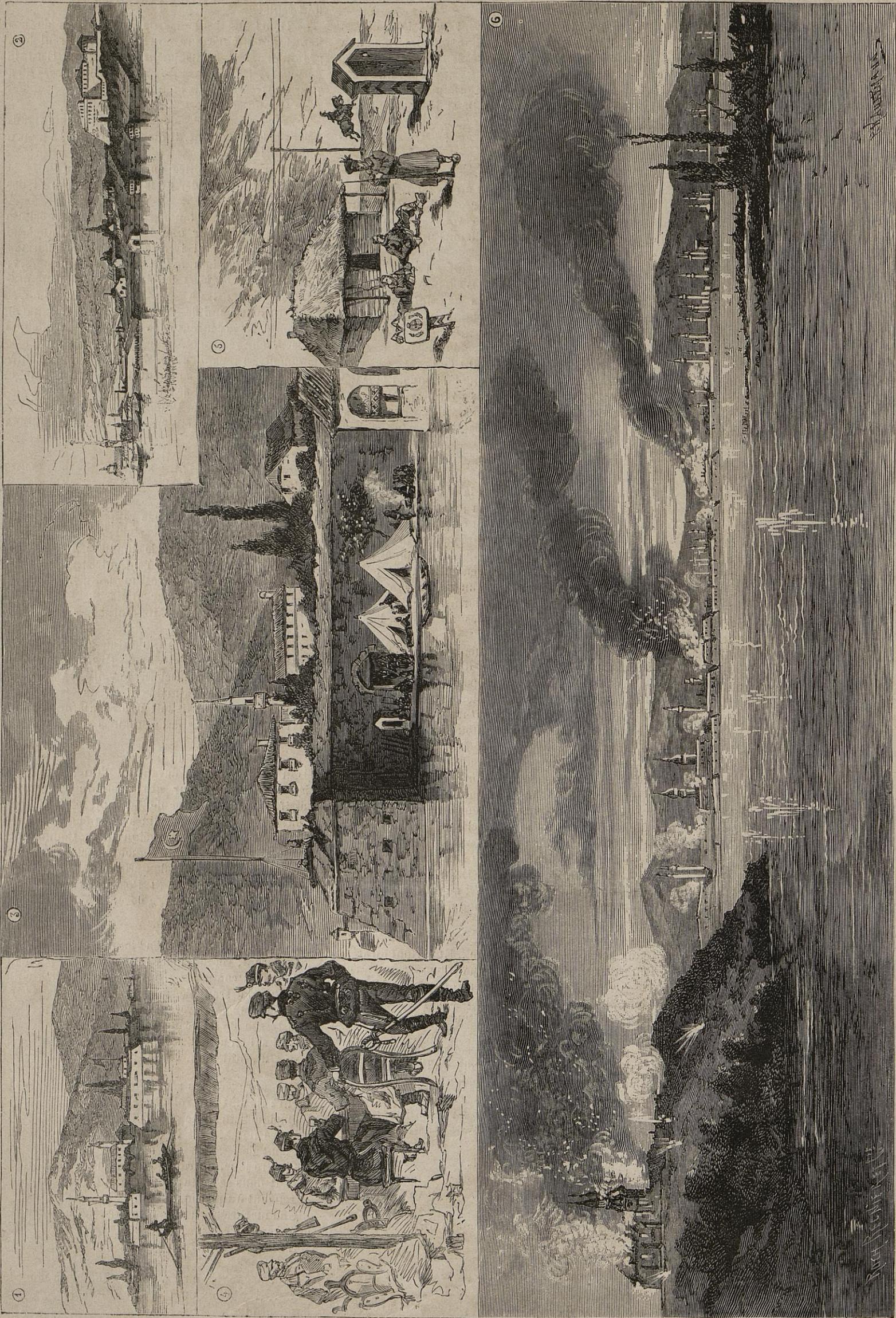
De ce nombre est le docteur Z..., célèbre pour ses boutades.

L'autre jour, en compagnie d'un de ses élèves, il passait dans sa voiture dans la rue de la Roquette, se rendant à une consultation.

Une marbrière, assise devant sa porte, fabriquait des regrets éternels.

Et le docteur Z... poussant le coude à son interne:

— Vous voyez, on aura beau chercher à nous dénigrer, il y a toujours des gens qui nous tressent des couronnes.



1. Forteresse et ville serbes de Kladowa, en face de Turn-séverin. 2. Forteresse turque d'Ada-Kalé, en face de la frontière austro-roumaine. 3. Ville d'Ada-Kalé. 4. Avant-poste de hussards hongrois, à Orechova, frontière roumaine. 5. Poste de granitzères (gardes-frontières), 6. Widdin et Kalafat, pendant le bombardement. Église détruite de Kalafat.

LA GUERRE SUR LE DANUBE. — (Dessins de M. Kauffmann, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



A TURN-SÉVERIN LE JOUR DE LA SAINT-GEORGES. — Le Hora, danse nationale. — Types et costumes.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick.)

## NOS GRAVURES

## La Crise du 16 mai

La politique prime la guerre cette semaine ; et quoiqu'elle nous soit interdite, nous n'avons pas voulu laisser passer, sans la signaler, l'émotion que la lettre inattendue du Maréchal a produite dans Paris et notamment sur le boulevard vers dix heures du soir. On s'arrachait les journaux apportant les dernières nouvelles, et, sous les becs de gaz, devant les cafés, à la lumière des magasins, le même exemplaire servait souvent à quatre ou cinq personnes, les yeux avides plongeant de droite, de gauche, à l'inverse du titre, et par-dessus les épaules de l'heureux possesseur. Certaines devantures, et les plus brillantes d'éclairage, étaient surtout encombrées de liseurs, dont on ne voyait que les jambes, le reste disparaissant, avec le magasin lui-même sous les feuilles ouvertes à bras tendus. A coup sûr, ce soir-là, ces boutiques n'ont pas fait leurs frais. Nous n'avons pas à noter les exclamations sortant de cette forêt de papier ; comme on le voit par le dessin de M. Lix qui est pris sur le fait, nous ne faisons de la politique qu'au point de vue pittoresque.

## LA GUERRE

## En Europe

On ne signale rien de bien important cette semaine sur le Danube où les opérations des belligérants s'accroissent avec la même ardeur sans faits d'armes sérieux. Le mouvement de concentration de l'armée russe paraît terminé et le passage du Danube sur plusieurs points, imminent.

Le bombardement entre Kalafat et Widdin se continue forcément, nous en donnons une gravure intéressante. Le premier plan représente l'église de Kalafat en flammes et les batteries roumaines sur les hauteurs dominant la grande ville-forteresse turque de Widdin, avec ses nombreux minarets.

Kalafat est un point stratégique d'une importance réelle, car c'est le seul point où la rive roumaine domine la rive turque. Kalafat est une petite ville de 2 à 3,000 âmes. Elle fut fondée au quatorzième siècle par une colonie génoise. Comme il y avait dans cette colonie un grand nombre d'ouvriers chargés de raccommoder les navires et que l'on nomme callats en français et callatori en italien, la localité prit le nom de Kalafat. En 1834, les Russes tentèrent vainement de s'en emparer. En 1828, ils avaient été plus heureux.

Nous emprunterons au récit de M. Dick qui poursuit son voyage sur le Danube l'explication des autres gravures exécutées d'après ses propres croquis, texte et dessins de la plus grande exactitude :

« Nous arrivons à la station d'Orsova, où un bataillon de honveds (Hongrois) se tient en position sur la frontière roumaine. Les hommes sont coiffés d'un bonnet de police rouge, vêtus de la veste bleue et du pantalon rouge collant à tresses et hongroises jaunes et noires aux couleurs impériales (voir notre gravure page 324).

Nous repartons d'Orsova à bord du *Radetzsky* et nous arrivons bientôt en vue de la fameuse *forteresse turque d'Ada-Kalé* (p. 324). Ce nom veut dire en langue turque « tour de l'île ». Rien de plus curieux que cette île perdue en plein Danube, à plus de quatre heures de la frontière turque, et située au centre du point où d'un côté se trouvent les frontières de l'Autriche et de la Roumanie, et de l'autre les rives escarpées de la Serbie.

Les remparts de cette forteresse que surmonte l'étendard écarlate orné du croissant et de l'étoile blanche sont encore en assez bon état. Sur les glacis recouverts de gazon, nous voyons accroupis de nom-

breux nizams à l'uniforme tout couvert de galons rouges, et qui semblent rêver à leur beau ciel d'Asie.

En moins d'une heure, nous arrivons en vue de la *forteresse serbe de Kladowa* (p. 324). De distance en distance, le long du Danube, nous apercevons de misérables cahutes en planches recouvertes de chaume et servant de poste aux *gardes forestiers* (granitzères, de granitz, frontière) [p. 324], qui surveillent la rive roumaine. Contre une guérite bariolée de larges raies jaunes, rouges et noires, aux couleurs roumaines, se tient le factionnaire, coiffé d'un bonnet en peau, incliné à gauche, orné sur le devant d'une plaque en cuivre aux couleurs roumaines, et, sur le côté, d'un plumet en plumes de dinde. Le soldat est entièrement recouvert par une ample capote grise.

Près de la ville de Kladowa se dresse une vaste forteresse, occupée en ce moment par un millier de volontaires et où le général Horvatovich a établi son quartier général. Un peu au-dessous et sur la rive opposée s'élève, sur un plateau, la petite ville de Turn-Séverin, but de notre voyage. Cette localité, qui compte près de 10,000 habitants, offre le même aspect que Belgrade avec ses églises grecques à coupes rebondies, couvertes en zine, ses larges rues hérissées de pavés pointus et bordées de maisons à un seul étage recouvertes en tuiles rouges, et aux murailles éclatantes de blancheur. Cette ville, comme l'indique son nom, a été construite par l'empereur Sévère durant la domination romaine, et l'on voit encore, dans le magnifique jardin public qui domine le Danube, les restes de la tour et du pont de Trajan. Turn-Séverin est une station militaire des plus importantes et est occupée en ce moment par de nombreux détachements de l'armée roumaine.

Le 5 mai, on a célébré ici, en grande pompe, la fête de saint Georges (voir notre gravure, page 325), l'illustre défenseur de la religion slave. Dès le matin, les portes et les fenêtres ont été décorées de feuillages et de rameaux ; des bandes de musiciens tziganes parcouraient les rues, s'arrêtant devant les maisons des notables et exécutant des airs nationaux avec cette précision et cette entente musicale qui n'appartiennent qu'à cette race. Dans l'après-midi, tandis que la société étalait ses toilettes (à l'instar de Paris) sur la plate-forme du jardin public dominant le Danube, les gens du peuple et les paysans exécutaient leurs danses nationales ou horas, sur les terrains vagues en arrière de la gare.

Rien de plus curieux que ces immenses rondes ressemblant beaucoup à la farandole provençale et au kolo serbe, où hommes et femmes, se tenant par la main, tournent autour des musiciens placés au centre de cette immense circonférence. Quels types curieux que ces paysans roumains, la tête coiffée d'un immense bonnet en peau de mouton blanche ou noire, portant des vestes en peau blanche ou brune, la toison tournée en dedans, et entièrement brodées de fleurs et de dessins en laines de nuances éclatantes ! Un pantalon en laine blanche, tout soutaché de galons noirs, et des opankis complètent ce costume national sur lequel beaucoup portent une immense capote ou caftan de même couleur et avec les mêmes broderies que le pantalon. Quelques Roumains portent une chemise toute brodée de fleurs de mille couleurs, et dont les pans, passés par-dessus le pantalon, sont serrés à la taille par une large ceinture en cuir estampé, couverte de boucles de cuivre et brodée de filigranes aux couleurs nationales.

Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes pour l'originalité de leur costume. De leur tête retombe sur les épaules et souvent jusqu'au delà de la ceinture un long voile rouge, vert, le plus souvent en mousseline blanche et fixé autour du front, soit avec de grosses épingles dorées ou avec un cordon de soie frangée entourant la tête. Une chemise brodée de fleurs ou lamée de fils d'or et d'argent leur sert de corsage. Sur le jupon est attaché un double tablier plissé à la partie supérieure, comme les basques des tuniques de nos officiers de zouaves et de turcos. Ce tablier, tissé par les femmes de la campagne durant les longues veillées de l'hiver, est d'une solidité et d'une recherche de tons remarquables.

Ce jour de fête, les danses ont duré jusqu'au soir, et, à minuit, la ville s'endormait, tandis que les gens de police placés aux angles des rues poussaient d'interminables sifflements aigus pour annoncer que tout allait bien, et cela dure ainsi jusqu'au jour. Franchement,

je regrette beaucoup, depuis mon arrivée à Turn-Séverin, la voix nasillarde et monotone du sereno espagnol annonçant les heures de la nuit et le temps qu'il fait. »

Nous n'insisterons pas sur le petit fait militaire du 11 mai représentant une *batterie russe détruisant une canonnière turque* ; M. Dick nous en fait un long récit, que l'inspection de notre gravure (voir page 333) démontrera suffisamment. La batterie russe se trouve presque adossée à l'hôpital de Braïla ; les débris carbonisés qui gisent dans le Danube, au second plan, sont les ruines de vieilles maisons qui gênaient le tir et que les Russes ont détruites. La canonnière turque atteinte s'était réfugiée dans le canal de Macin situé au loin, entre l'île et le village de ce nom. Le petit village de Ghetszit borde le Danube à l'horizon.

Nous recevons, au moment où nous mettons sous presse, de nouveaux et fort intéressants croquis de ces parages ; donc, la suite au prochain numéro.

## En Asie

Le bombardement de Soukoum-Kalé, suite des Russes de ce petit port, absolument détruit par les Turcs, et un commencement de révolte fomenté par ces derniers dans le Caucase seraient des faits fort graves pour les Russes s'ils étaient confirmés avec ceux des environs de Batoum, dont nous avons publié en dernier lieu les dépêches contradictoires.

Mais ce qui serait plus grave encore pour les Turcs, c'est la prise d'Ardahan par le général Loris Melikoff, le commandant en chef de l'armée du Caucase. Voici, sur cet événement, à défaut de la version turque, une dépêche russe adressée au czar qui nous paraît vraisemblable :

« Une dépêche de l'aide de camp général Melikoff, reçue à l'instant, annonce qu'Ardahan, ses forts avancés, ses fortifications, soixante canons, une quantité considérable de munitions et de vivres, le camp avec quatorze bataillons et toute la ville sont au pouvoir de Votre Majesté.

« Le 5/17 mai, de trois heures du matin à six heures du soir, un admirable feu d'artillerie détruisait les fortifications et préparait les brèches. L'assaut fut exécuté par les régiments d'Erivan, de Tiflis et de Bakov, précédés par les sapeurs. L'ennemi ne résista pas à l'élan de nos soldats. Poursuivi jusqu'à la nuit, il s'enfuit, abandonnant quantité de morts.

« A neuf heures, les troupes entraient dans la ville aux sons de l'hymne national et y plantaient le drapeau russe. Pour le moment nous connaissons seulement 1 officier, 50 soldats tués, 180 blessés. Je ne saurais assez louer la bravoure et l'intelligence des jeunes soldats ni l'activité des chefs. Le héros de la journée est le lieutenant général Heimann. Aujourd'hui, sur les fortifications prises, des actions de grâces ont été célébrées devant les troupes. »

## Le Roi de Lahore

NOYÉES au milieu des préoccupations de la guerre et de la politique, nos nouveautés artistiques au Salon comme à l'Opéra ont dû prendre le second plan. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas hâtés de produire le remarquable dessin de M. Vierge sur la splendide représentation du *Roi de Lahore* qui attire tant de curieux et qui a tant d'admirateurs. On comprendra d'ailleurs que l'exécution d'une œuvre aussi complète, aussi détaillée que celle de notre artiste ne puisse être improvisée du jour au lendemain après l'apparition fugitive d'une première représentation. Le dessin de M. Vierge est une étude sérieuse de la scène triomphale du souverain asiatique dans le beau décor de MM. Lavastre et Carpezat, et l'on y retrouve dans leur action propre et avec le mouvement que donne la vie, les superbes costumes créés par M. Eugène Lacoste. Nous donnerons prochainement le *Temple*, le *Paradis d'Indra* et le *Désert*, comme autant d'œuvres de maîtres dessinées avec le même esprit et le même soin.

## Catastrophe de « la Revanche »

Le 13 mai, au matin, une explosion épouvantable se produisit dans la rade de Villefranche : la *Revanche*, une de nos belles frégates cuirassées, enveloppée de vapeur et de fumée, semblait devoir subir le même sort que le *Magenta* dans la rade de Toulon.

Le désastre matériel était cependant moins grand par l'explosion d'une partie de la chaudière, l'intérieur du navire dans cette partie avait seul de grands dégâts; mais les pertes d'hommes sont bien plus nombreuses, puisque l'on compte en ce moment 31 morts et une quarantaine de blessés.

Remorquée immédiatement par la *Provence*, la *Revanche* fut conduite dans la rade de Toulon; les hommes blessés, surtout par l'intensité de la vapeur, furent déposés à l'hôpital Saint-Mandrier où ils reçurent les soins les plus empressés. Les obsèques des victimes eurent lieu également à Saint-Mandrier avec une grande solennité.

La *Revanche* est une frégate cuirassée de premier rang, de la force de 900 chevaux.

Elle est armée de 12 canons de gros calibre et commandée par M. Lespès, capitaine de vaisseau.

Elle avait à son bord 450 hommes.

La frégate avait 32 foyers, qui tous avaient été allumés pour le départ. Chaque foyer avait son chauffeur et des matelots aides-chauffeurs. Le sinistre a été produit par la rupture d'un « tuyau retour de flamme », dans le haut de la chaudière, au moment où l'escadre se disposait à aller évoluer au large.

Les blessés ne sont pas seulement des chauffeurs; plusieurs des hommes qui viraient au cabestan pour lever l'ancre ont été atteints.

La plupart se sont jetés à l'eau et ont bientôt été recueillis par des embarcations de l'escadre, immédiatement envoyées à leur secours.

Pour comble de malheur, la *Revanche*, remorquée par la *Provence*, a eu sa traversée très-contrariée par une tempête.

Il y a en tout soixante-dix-huit victimes, parmi lesquelles plusieurs seconds-mâtres.

Nous ne voulons donner aujourd'hui que le portrait de la malheureuse frégate, les détails nous manquant pour figurer l'événement d'une façon véridique.

ERRATUM. — C'est par erreur que, dans notre dernier numéro, nous avons accompagné le portrait du célèbre torero Frascuelo, dont nous avons regu la photographie sans note explicative, du mot « décédé ». Longtemps en danger de mort à la suite de ses blessures, Frascuelo est maintenant à peu près rétabli et ne tardera pas à reparaitre sur le théâtre de ses exploits.

## COURRIER DU PALAIS

Un peu tard; mais qu'importe! — La future légende. — Dans deux ou trois siècles. — Tableau lugubre. — Le fond du puits. — Quel est le meurtrier et quel est le mobile? — Le mauvais chemin. — Le système de l'accusation. — Le système de la défense. — La plaidoirie en une phrase. — La tenue de l'accusé. — Le verdict commenté. — Un bon tour du hasard. — L'avis des prévenus. — Pauvres grands magasins!

Je ne viens pas vous rendre compte de l'affaire Moyaux et vous annoncer la condamnation de cet assassin; il est certain que, depuis plusieurs jours déjà, vous connaissez le débat, le verdict rendu par le jury et l'arrêt de la cour. La mise en pages d'un journal qui, comme le *Monde illustré*, apporte un soin jaloux à l'exécution et au tirage de ses gravures, ne permet pas au rédacteur d'apporter son courrier à la dernière heure, et le procès Moyaux n'était pas terminé mardi quand le journal était sous presse. Mais qu'importe! Nous n'avons pas la prétention de vous apporter des nouvelles, mais bien des actualités, et, après l'exposé sec et bref d'un fait, il y a son explication, son commentaire qui vient encore à temps à la fin

d'une semaine. Je crois qu'il y a encore quelque chose à dire sur cette affaire Moyaux qui va passer cause célèbre et finira légende. Si, de nos jours, on n'avait pas la main si prompt aux changements, aux transformations, s'il était possible d'espérer que, comme aux temps anciens, le puits de Bagnoux pût être conservé deux ou trois siècles, je crois fermement qu'il deviendrait un but de pèlerinage; car rien n'est de nature à frapper plus vivement l'imagination que cette lugubre histoire d'une pauvre petite fille de quatre ans lancée par son père dans ce puits de trente mètres de profondeur, n'ayant pas le triste bonheur d'être broyée par la chute, préservée de la mort instantanée par le cadavre d'un chien putréfié, souffrant et gémissant sur cette horrible couche pendant quatorze heures, et enfin allant rendre le dernier soupir dans un lit d'hôpital.

Quel est le meurtrier? Un homme de trente ans qui a été longtemps ouvrier laborieux, époux dévoué et bon père, bon père surtout! Depuis deux ans tout au plus, il paraît avoir quitté la bonne voie. Il aurait commis quelques indécences dans la maison Crespin; il a fabriqué de faux bons de cette maison et il en a fait passer pour 2,700 francs environ; puis il a quitté sa femme, il a voyagé en Belgique, et il est revenu en France avec une maîtresse. — Mais quel est le mobile du crime?

L'accusation disait : les ressources de Moyaux étaient épuisées; sa fille devenait pour lui un embarras; il ne pouvait l'élever lui-même, et sa maîtresse lui avait signifié qu'elle ne voulait pas s'en charger; il se voyait donc forcé de rendre cette enfant à sa femme contre laquelle il avait conçu une haine aveugle. C'est alors qu'il a conçu le dessein de tuer la petite Jeanne; il l'a lancée dans le puits avec l'espoir qu'elle trouverait immédiatement la mort en arrivant au fond et que le secret de son crime serait enfoui avec elle. S'il est resté deux heures, trois heures auprès du puits à écouter les gémissements, c'est qu'il épiait le dernier soupir de la victime pour être sûr qu'il n'existait plus de témoin.

Mais la défense, par l'organe de M<sup>e</sup> Demange, donnait une explication tout autre, s'appuyant sur ces deux points bien constatés par l'instruction et par le débat, que Moyaux adorait sa fille et qu'il avait été indignement trompé par sa femme. Un homme qui a été jusqu'à vingt-huit ans honnête et sans reproche ne devient pas tout à coup, sans cause, sans choc violent, un homme indécrottable, un faussaire et un assassin. La conduite de sa femme a désespéré Moyaux, le découragement est venu, puis les colères, la rupture, les disparitions, les fautes, la misère et la résolution de mourir après avoir tué, non pas sa fille qu'il aimait tant, mais sa femme qu'il haïssait et dont il voulait se venger; deux fois il est encore surexcité par la rencontre de sa femme cherchant à s'emparer de l'enfant qu'il ne veut pas lui laisser, non! il aimerait mieux voir mourir l'enfant elle-même, il l'avait dit. C'est du délire, c'est du vertige, mais c'est là le mobile du crime et non une misérable question d'intérêt. Il n'a pas pu tuer sa femme, il a tué l'enfant pour l'arracher à sa mère et parce que lui-même voulait mourir. S'il a survécu, c'est qu'il espérait trouver encore l'occasion de ne pas laisser sa vengeance imparfaite. Enfin la plaidoirie de M<sup>e</sup> Demange peut se résumer dans cette phrase qu'il adressait aux membres du jury : « Demandez-vous, « messieurs, si le châtiment de l'homme qui tue pour « voler doit être appliqué également à celui qui sème « la mort par amour ou par haine? Je vous demande « l'égalité dans la justice. »

Moyaux n'a pas la physionomie sournoise ou dure, cruelle, que l'on prête aux assassins; ses traits sont réguliers, sa physionomie est ouverte et même douce; mais, à l'audience, il est visible qu'il est en proie à une exaltation qu'il contient de son mieux, mais que cependant il est loin de pouvoir maîtriser complètement; sa haine contre sa femme se trahit dans tous ses mouvements, dans toutes ses exclamations, ainsi que le dégoût de la vie; Moyaux est, de tous les criminels au jugement desquels j'ai assisté, le seul sur le visage duquel je n'aie pas surpris un rapide mouvement de détente quand il a appris qu'il échappait à l'échafaud; il n'a pas remercié son défenseur et lui a pour ainsi dire tourné le dos. Il a été dit et il est vrai que ce verdict a été l'objet de nombreux commentaires. Qu'importe! Bornons-nous à dire que la responsabilité du juré élève l'homme à qui elle incombe et qu'un verdict est toujours bon quand il est le résultat de réflexions sérieuses ayant formé une conviction profonde.

Et pour terminer cette chronique un peu noire, laissez-moi vous raconter en quelques mots un bon tour du hasard. Les prévenus que ce singulier hasard amène sur le banc du tribunal correctionnel appelleront cela un mauvais tour — ils en ont le droit :

Un jeune commis de la maison du *Pauvre diable* avait oublié quelque chose dans le pardessus qu'il avait quitté en arrivant au magasin; il descend au vestiaire et plonge la main dans la poche d'un pardessus qui n'était pas le sien. Il s'aperçoit de sa méprise en tirant de cette poche une paire de gants de dame portant encore l'étiquette du magasin.

Le patron est prévenu, une enquête est faite et elle révèle que de nombreux vols que l'on soupçonnait déjà sont commis journellement par cinq jeunes gens du magasin; ces messieurs avaient soin d'échanger entre eux les marchandises qu'ils volaient eux-mêmes dans leur propre rayon.

Cela s'est terminé devant la 10<sup>e</sup> chambre correctionnelle par la condamnation de quatre de ces prévenus, à quinze mois, à dix mois, à six mois et à trois mois d'emprisonnement.

Le cinquième prévenu, qui du reste paraît être le moins compromis, ne s'est pas présenté et il sera jugé ultérieurement.

Mais je me demande comment peuvent s'en tirer les grands magasins, ayant à redouter le flot des voleurs du dehors et d'autres voleurs au sein de la maison?

PETIT-JEAN.

## LES DIEUX QU'ON BRISE

XLII

## LE PRESENTIMENT DE L'ENFANT

L'autre matin, j'étais au Luxembourg, rêvant, Quand près de moi je vis une petite enfant Qui, lentement, traînait sa poupée en voiture. Le cher trésor avait une douce figure A tristesse et rêveuse; et sur ses cheveux blonds Qu'elle portait bouclés sur la tempe, et très-longs. Sa mère, pour sortir, avait mis un bonnet. Sans rire, gravement, l'enfant se promenait, Regardant sa poupée avec indifférence. Son front était marqué du sceau de la souffrance; Elle était très-malade; une toux, par instants, Déchirait sa poitrine; et, malgré le printemps, Malgré les gais rayons que le soleil apporte, Je sentis qu'avant peu la pauvre serait morte. Je voulus lui parler :

« — Dis, t'amuses-tu bien? »

Demandai-je.

— L'enfant ne me répondit rien,

Mais elle me fixa de son regard limpide; A peine, sur sa lèvre, un sourire rapide, Ce sourire indécis qui vous serre le cœur... Puis la bonne me dit, avec un ton moqueur : « — Oh! voyez-vous, monsieur, c'est à n'y rien comprendre. « Très-souvent, elle a l'air de ne pas vous entendre; « Elle ne veut jouer jamais; et quelquefois, « Lorsque je me promène avec elle, je vois « Ses yeux fixer le ciel ou regarder la terre. « En somme, je lui crois un mauvais caractère. »

Un mauvais caractère! Elle ne voit donc pas Que ce pauvre être est loin des choses d'ici-bas? Dans le cœur de l'enfant qui mourra de bonne heure, Dieu met une pensée, à tout supérieure, Qui ne peut pas quitter son âme un seul moment: L'enfant qui va mourir a son pressentiment! Il regarde le ciel? C'est parce qu'il devine Qu'il s'en ira bientôt dans sa splendeur divine: Avant de naître, au ciel n'a-t-il pas habité? Depuis si peu de temps son âme l'a quitté, Qu'il s'en souvient assez pour en savoir la route! Il ne nous entend pas? C'est parce qu'il écoute De surhumaines voix qui parlent doucement! Il regarde la terre avec recueillement? C'est qu'il voit le berceau qu'à son corps froid Dieu garda... Avant de s'endormir, c'est son lit qu'il regarde!

ALBERT DELPIT.



OPÉRA. — LE ROI DE LAHORE. — Le Triomphe sur la place de Lahore. — Scène du 4<sup>e</sup> acte. — (Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Vierge.)

## SALON DE 1877

## IV

MM. Henner — Luminai — M<sup>me</sup> Luminai — MM. Mouchot — Jadin — Pille — Schreyer — Nazon — Willems — Müller — Morot — Besoard — Wencker.

Il était une fois un jeune artiste, un peintre, doué de facultés choisies parmi les plus délicates. Avec du travail, il s'en était fait assez rapidement un talent d'une saveur particulière. Regardant la nature de l'angle des poètes, amoureux des belles formes passées dans un modelé souple et plein, il caressait d'un pinceau exquis les chairs vivantes sous leur apparence d'ivoire, sous leur épiderme doux, calme et tendu, et, jusqu'aux hésitations feintes, jusqu'aux brusqueries et aux inachèvements calculés, tout prenait du charme dans ses tableaux d'un goût rare. D'ailleurs, ne s'essayant pas à de vastes entreprises, ne contrariant pas ses moyens, et juste appréciateur de ses forces, le peintre modérait sagement son vol : il s'en tenait d'habitude à l'élegie et à la bucolique, où il régnait, sinon sans partage, du moins presque en maître. Et puis, il avait le style chaste; si elles captivaient le regard et invitaient l'esprit au sourire, ses œuvres laissaient toujours les sens en repos. Enfin il chargeait sans doute sa palette de teintes peu différentes, de sorte qu'il en tirait des concerts ordinairement presque pareils. Mais, pour se répéter, ils ne cessaient point de nous plaire; que dis-je? à leur retour on éprouvait chaque fois un plaisir sans mélange, tant on songeait peu à réclamer des symphonies plus variées, à désirer des modulations nouvelles. Or, tout alla au gré de l'artiste et du public, plusieurs années durant, l'un continuant à peindre des nymphes d'une grâce pénétrante — ou des portraits marqués d'un sérieux cachet de distinction, — l'autre, séduit, dompté, ne se lassant pas d'applaudir.

C'est le peintre qui se lassa de bien faire. Un jour on le vit négliger son travail. Tout le monde ne s'en aperçut point; mais, eux, les connaisseurs, ne manquèrent pas d'en faire la remarque. Alors, peu à peu les contours s'altèrent, les formes intérieures, le modelé s'évanouirent, de dessin il ne fut plus guère question; les carnations, le sol, l'herbage, la futaie, le ciel, l'eau, les clairs, les ombres se mêlèrent dans une facture confuse, lâchée sans réserve, inconsidérément hâtive, et c'est à peine si, de loin, la palette semble à présent avoir sauvé du naufrage sa vibrante et suave harmonie. Ce qui me fâche, en outre, c'est de voir nombre de gens, à mesure que le peintre penche vers la décadence, proclamer plus haut, avec plus d'insistance et d'emphase ses mérites. Pas un de ses cadres n'échappe à leur admiration illimitée et hyperbolique. On lui fait une qualité de tout, un succès à tout; il ne peut plus donner un coup de pinceau sans qu'aussitôt l'on crie : miracle! chacune de ses œuvres, il faudrait la porter en triomphe au Louvre; ce n'est plus « l'un des premiers, » mais « le premier, » bientôt on dira « c'est le seul! » et chaque jour des générations de peintres, qui ont droit cependant à quelques égards, sont immolées sans façon à sa gloire surfaite.

Convenons-en, avec bien moins d'encens l'on troublerait des cervelles plus solides. Aussi, quoi d'étonnant si notre artiste, étourdi par tant de fumée, gaspille aujourd'hui, à son grand dommage et au réel chagrin de ses vrais amis, les dons précieux qu'il a reçus du ciel en naissant et les qualités qu'il doit au travail obstiné et patient de sa jeunesse? Certes, pour lui le cas est grave; il subit une crise redoutable. Cependant si tout est compromis, tout peut être sauvé, et je veux espérer que le peintre, éclairé enfin sur les dangers qu'il court, cessera d'être le propre bourreau de son talent. Il sait beaucoup, il peut beaucoup. Ce qu'il a fait répond de ce qu'il ferait encore, si, fermant l'oreille aux flatteries absurdes dont on l'assomme, il reconnaissait sa méprise et retournait courageusement sur ses pas. Mais il faut sans tarder se remettre sur la bonne route, reprendre l'habitude du travail attentif et châtié, réunir ses forces sur des œuvres sévèrement combinées, poussées jusqu'au bout avec scrupule et conscience. Qu'il en soit assuré, sa renommée future est à ce prix.

Je livre mes regrets et mon espoir aux réflexions de M. Henner, et, maintenant, attendons-le au Salon prochain.

Peintre ordinaire des Gaulois et des Gauloises, M. Luminai expose cette année deux toiles intitulées, l'une, *A toute volée!* l'autre, *Un prisonnier en fuite*. Dans la première, trois jeunes Armoricaïnes, sur une escarpolette accrochée à des arbres, se lancent gaiement dans l'espace à travers le feuillage secoué. La seconde nous montre un Kimri en train d'échapper aux Romains; il se laisse glisser de face le long d'un rocher abrupte et surplombant. A l'horizon, l'on aperçoit des soldats lancés à sa poursuite; mais lequel osera le suivre sur un chemin si périlleux? Spirituel et robuste, le peintre a réussi, autant qu'on devait s'y attendre, ces deux tableaux pleins de savoir et de caractère. De son côté, M<sup>me</sup> Luminai débute à nos expositions avec le portrait fort agréablement travaillé de M<sup>me</sup> la vicomtesse de T...

Une *Dahabieh sur le Nil* est d'une étrange et charmante. C'est un des meilleurs tableaux de M. Morot, qui a recueilli bien souvent pourtant les suffrages des artistes et des amateurs. Des touristes européens remontent le Nil sur une de ces embarcations particulières au cabotage du grand fleuve; à la poupe, tombe en longs plis le drapeau de la France; des hommes halent péniblement la barque, piétinant sur la berge, attelés à une longue corde, et dans le ciel empourpré des rougeurs du couchant flottent de légers nuages qui reçoivent les derniers baisers du soleil. Cet instant, où la chaleur du jour fait place aux premières fraîcheurs du soir, a été saisi par le peintre avec une justesse singulière et un rare bonheur.

M. Jadin progresse lentement, mais enfin il progresse, et de tout le monde on n'en peut dire autant. Sa peinture barbare commence à se civiliser. Il y a même dans la *Résurrection de Lazare* qu'il expose, des morceaux auxquels on peut donner de sincères éloges. La figure de Jésus, entre autres, est bien ajustée; son geste a de la grandeur et elle est d'une exécution qui mérite de sérieux encouragements. Le personnage de Lazare n'a pas droit, sans doute, aux mêmes louanges; au contraire, dans *Marie Madeleine prosternée aux pieds du Sauveur*, l'artiste montre des qualités de peintre assurément distinguées. Mais, pour un qui fait un bon pas en avant, combien en font en arrière! M. Pille, par exemple, M. Schreyer, M. Nazon, et M. Willems, et M. Müller, et bien d'autres.

Parlons de la *Médée* de M. Morot. M. Morot n'a pas choisi le même moment du drame que Delacroix dans un tableau célèbre. Delacroix a représenté Médée fuyant, pour commettre le crime, sous une roche ténébreuse, sinistre; poussée par une rage folle elle va immoler sur l'heure ses fils qui se débattent sous les bras qui les retiennent, et cette œuvre, tous ceux qui l'ont vue en ont gardé le souvenir, jette dans l'âme comme un frisson d'épouvante. Dans le tableau de M. Morot, assise en son palais, le cœur outragé, insensible aux caresses de ses enfants, Médée songe à la vengeance qu'elle tirera de l'époux infidèle. Assurément, l'attitude du personnage, l'expression du masque ont quelque chose de froidement féroce qui n'annonce rien de bon; cependant, on peut se demander si les petits qui étalent si ingénument la gracieuse nudité de leurs jeunes corps, et dont les tons frais et tendres font contraste avec les chairs livides de la mère, ne sortiront pas sains et saufs du danger qui les menace. D'où il résulte une impression, chez M. Morot, moins prompte, une sensation moins immédiate que chez Delacroix; car, avec celui-ci, pas de doute possible, le forfait s'accomplira dans l'instant, et, avec celui-là, Médée délibérant encore, si j'ignore de quelle sorte la légende s'achève, rien ne m'en fait prévoir au juste l'issue funeste. Ce que je dis là ne renferme point un blâme; je fais une observation, j'essaie d'expliquer comment deux conceptions étant nées du même sujet, mais visant des moments différents, leur résultat pathétique n'est pas tout à fait le même. Voilà tout.

Des critiques! ce n'est pas que le tableau qui nous occupe soit à l'abri de tout reproche. Ainsi, de bonne foi, on ne saurait accepter pour la Médée antique la femme à massive encolure que M. Morot met en scène. Du moins, aucun ancien monument ne prête à l'enchantement dont Jason fut épris, et qui, ses fils morts, sûre encore de ses charmes, courut chez le roi d'Athènes et s'en fit épouser, de telles épaules, des bras à ce point robustes, une poitrine aussi généreusement meublée, des

flancs aussi amples, et le type du visage comme le caractère des formes sont plutôt d'une Romaine arrivée à ce degré de développement qui commande le respect au lieu d'éveiller le désir. Maintenant, cette réserve faite, et elle a sa valeur, que d'occasions de louanges dans cette œuvre d'un peintre intelligent, en possession d'une habileté fertile en ressources et bien équilibrée! Voyez, la conduite de l'effet n'est-elle pas parfaitement entendue, ordonnée? De qualités diverses, souvent opposés entre eux, les tons sont toujours choisis et emménagés avec goût; aussi, riches ou sobres, pittoresques ou vrais, solides ou légers, étouffés ou sonores, superficiels ou profonds, ils s'accordent dans une harmonie à laquelle les gros moyens répugnent, délicate et sévère, claire et vigoureuse à la fois, et qui se soutient et s'affirme à toutes les distances. Et l'exécution des nus est souvent hors de pair. Par exemple, je cherche au Salon des morceaux de peinture agréablement et sérieusement réussis dans le dessin, le modelé et la couleur, dans l'ensemble et le détail, plus que l'enfant debout au milieu et vu de dos; oui, je cherche; peines superflues! je n'en puis rencontrer. Je pourrais dire la même chose d'autres parties encore; l'enfant qui grimpe à gauche le long de sa mère vaut à peu près celui déjà cité.

Mais, faute de place, je ne puis prolonger davantage l'examen de cette belle et sympathique peinture, et je termine en disant que l'artiste, encore pensionnaire de notre école de Rome, va recevoir sans doute du jury une récompense éclatante, digne de lui et de son œuvre.

Ne parlons pas d'un autre pensionnaire de la Villa Médicis, de M. Besnard, auteur coupable d'un portrait sans excuse et d'une *Source* peinte en je ne sais quelle matière. Ah! quel art dénué de jeunesse et de volonté, de courage, et, je le crains, d'espérance! En revanche, félicitons M. Wencker, lui aussi de notre Académie romaine : son portrait d'enfant est une très-jolie chose. La petite demoiselle, en robe de velours gris, ceinte d'un ruban de même nuance, avec grand col et manches larges de guipure, pour poser devant le peintre, s'est tenue debout, les deux mains réunies, tournant vers lui son visage gracieux, étonné et naïf. Rien de plus, et c'est charmant.

OLIVIER MERSON.

## BÉATRIX

(Suite)

Il court encore d'autres absurdes rumeurs qui ne méritent pas qu'on les écoute; mais c'est trop nous arrêter à ces enfantillages... En attendant, mon cher Roland, vidons encore ce verre de lacryma-christi à la santé de mon excellent ami, votre père, qui avait pour ce vin une prédilection particulière.

Il faisait encore grand jour quand Roland prit congé du docteur Baglioni, qui exigea de lui la promesse d'une prochaine visite. Il regagna sa demeure, la tête fortement échauffée par les fumées du vin, qui faisaient tourner dans sa tête d'étranges images du docteur Rapaccini et de sa fille Béatrix. Il allait devant lui, et la marche activant encore la surexcitation de son cerveau, les pensées les plus bizarres flottaient dans sa tête par le jeu de son imagination dérégulée. Sur son chemin, il passa devant une marchande de fleurs, et il lui acheta un bouquet frais et parfumé.

Une fois remonté dans sa chambre, il alla s'installer sur la terrasse circulaire, à côté de la croisée, dans la zone d'ombre projetée par le mur, de façon qu'il pouvait observer, sans être vu, ce qui se passait dans le jardin. Tout y semblait désert. Les plantes étrangères se chauffaient au soleil, s'inclinaient par intervalles les unes vers les autres avec des signes de mystérieuse sympathie, et leurs parfums suaves s'élevaient de leurs calices vers le ciel comme un encens terrestre. Au milieu du jardin, près de la fontaine en ruines, l'arbuste aux grappes de rubis se reflétait dans l'eau du bassin qu'il couvrait de ses rameaux courlés.

Le jardin, comme on l'a vu, était désert. Bientôt

le secret désir de Roland, mêlé d'espoir et de crainte, se réalisa. Une jeune fille apparut sous les trèfles du portail, descendit quelques marches et s'avança avec lenteur au milieu des rangées de fleurs, aspirant leurs émanations parfumées. On eût dit, à la légèreté de sa marche harmonieuse, qu'elle appartenait au monde de ces esprits aériens chantés par les poètes et qui se nourrissent de parfums.

C'était Béatrix.

Roland, dont l'âme s'abreuvait d'amour et, sous le charme de l'orgueilleux pouvoir de sa beauté, la contemplait immobile, la trouvant plus belle encore que l'image décolorée de ses souvenirs. Brillante et radieuse au soleil, elle resplendissait au milieu de ses sœurs végétales et semblait laisser sur son passage une trace lumineuse.

Elle s'arrêta un instant; il put considérer à loisir son visage, et, pour la première fois, il resta frappé de son air de grâce, de chaste douceur et de simplicité. Aussi se demanda-t-il encore de quelle essence était cette divinité terrestre. En l'observant, il ne manqua pas de lui trouver une certaine analogie avec la plante rouge aux fleurs de rubis, mais il attribua cette ressemblance au rapprochement assez naturel que faisait naître le costume de la jeune fille qui, par un caprice, en avait emprunté la forme et la couleur à sa fleur favorite.

En approchant de l'arbuste, elle ouvrit les bras avec une ardeur passionnée, puis elle attira à elle plusieurs branches dans un embrassement si intime, que son visage disparut au milieu de leur feuillage et que les boucles brillantes de sa chevelure se confondirent avec les grappes de fleurs.

— Donne-moi ton haleine, ma sœur bien-aimée, car l'air qu'on respire me laisse sans force, murmurait Béatrix en aspirant son parfum avec ivresse, donne-moi aussi cette fleur que je cueille d'une main amie pour la placer sur mon cœur.

En disant ces mots, la fille de Rapaccini, de sa main délicate, détacha une des fleurs les plus éclatantes et la fixa à son corsage.

Au même moment s'accomplissait un phénomène, qui put faire croire à Roland que son cerveau était encore obscurci et troublé par les vapeurs capiteuses du vin de Chypre et de Lacryma-Christi. Un petit reptile de couleur orange, de l'espèce du lézard ou du caméléon, rampait dans le sentier aux pieds de Béatrix. Malgré l'éloignement, qui ne permettait pas de constater avec certitude un détail aussi minutieux, Roland crut voir une goutte de suc de la tige brisée tomber sur la tête du petit lézard. Le reptile se tordit convulsivement, puis son corps contracté s'allongea sur le sable et demeura étendu roide au soleil.

Cependant la jeune fille, penchant sa belle tête, avait suivi la marche rapide du phénomène et s'était signée avec tristesse; mais son visage n'exprimait aucun sentiment de surprise, et elle avait continué à glisser dans son corsage la branche faite qu'elle venait de détacher. A peine y était-elle fixée, que les fleurs allanguies par le soleil brûlant se redressèrent comme si leurs fibres, plongeant dans sa poitrine, y suçaient une sève nouvelle et puissante; leur pourpre plus éblouissante sembla lancer des feux comme une pierre précieuse, ajoutant au costume de Béatrix un charme si harmonieux, que nulle couleur et nul joyau n'auraient pu remplacer cette fleur.

A cette vue, Roland sortit de l'ombre de la muraille, puis se retira précipitamment et passa ses mains à plusieurs reprises sur son front.

— Suis-je éveillé? murmura-t-il; ma tête se perd, je suis le jouet d'une hallucination... Quelle est cette créature si belle et si terrible?...

Béatrix avait continué sa promenade nonchalante et se rapprochait de la fenêtre de Roland, à tel point qu'il dut avancer la tête pour satisfaire à son intense et pénible curiosité.

Au même moment, un papillon magnifique vola par-dessus le mur du jardin. Il avait peut-être erré par la ville, sans trouver ni fleurs, ni verdure, au milieu des antiques maisons de Padoue, jusqu'à ce que les lourds parfums du jardin de Rapaccini l'eussent attiré de loin. Il voltigea quelque temps au-dessus des fleurs sans se poser sur aucune, comme obéissant à l'instinct qui l'avertissait que l'odeur de ces plantes inconnues cachait un danger. Après

avoir plané ainsi, indécis et craintif, il reprit son essor et, sollicité par une attraction mystérieuse, il se mit à voltiger lentement autour de la tête de Béatrix. Roland rêvait-il? Était-il encore sous l'influence d'une illusion trompeuse ou du mirage de son imagination? Avait-il bien réellement vu Béatrix suivre les évolutions de la créature ailée avec une joie enfantine? Était-il vrai que, sans autre cause apparente que le parfum des fleurs ou le rayonnement vital de la jeune fille, le papillon avait perdu ses forces? Ne venait-il pas de tomber, ses ailes brillantes n'avaient-elles pas frissonné et ne gisait-il pas immobile aux pieds de la fille de Rapaccini?

Il était bien mort, cependant; car, pour la seconde fois, un nuage de tristesse obscurcit la sérénité des traits si purs de la jeune fille, qui se signa de nouveau et poussa un soupir en se penchant sur le brillant cadavre de l'insecte.

CHARLES JOUET.

(La suite au prochain numéro.)

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-HISTORIQUE : *la Duchesse de la Vaubalière* (reprise). — AMBIGU : *l'Expiation*, orame en quatre actes, par M. A. Thiesse. — CHATEAU D'EAU : *Marianne* (reprise).

*La Duchesse de la Vaubalière* est un drame sans style qui s'était fauflé entre deux chutes romantiques, en 1836, à la Porte-Saint-Martin. Il y avait obtenu un certain succès de réaction, grâce à quelques situations bourgeoises assez habilement agencées, mais qui, depuis, ont été dépassées, — grâce aussi au talent d'un comédien nouveau, Raucourt, dont l'accent âpre et la verve mordante prêtèrent un relief imprévu au rôle du notaire Morisseau. Nous avons revu plus tard ce notaire dans *le Fils naturel*, de M. Alexandre Dumas fils; il s'appelait alors Aristide Fressard et était joué par Geoffroy. — Le succès incontestable de *la Duchesse de la Vaubalière* se continua en province, où il balança longtemps celui du *Sonneur de Saint-Paul* et du *Manoir de Montlowier*. La vogue de ces machines, où l'art littéraire n'entre que dans une très-faible proportion, s'explique dans une habile répartition des emplois dramatiques : un magnifique premier rôle, un très-gracieux jeune premier, un superbe père noble, un excellent grand comique. Tout le monde y trouve son lot. Les directeurs de Lyon et de Bordeaux comptent avec cela.

Était-ce une raison pour reprendre après quarante ans *la Duchesse de la Vaubalière* au Théâtre-Historique? Je ne le crois pas. Cependant, je sais gré à M. Castellano, qui est doué d'un très-subtile instinct archaïque, de ces exhumations. Je lui sais gré d'avoir repris *Latude* et *Gaspardo le pêcheur*. S'il ne les avait pas repris, on les lui aurait sans cesse demandés. A présent, du moins, c'est une affaire réglée, on sait ce que valent ces anciens succès étourdissants. Espérons qu'on ne lui demandera ni *Héloïse et Abeillard*, ni *L'azare le Père*, ni même *Atar-Gull*.

L'Ambigu redevient réellement comique lorsqu'il ouvre sa porte à des pièces telles que *l'Expiation*. Cet essai informe fait songer aux ouvrages en bois blanc que taillent les pâtres dans les montagnes; un échappé des lycées de Paris, imbu de la lecture des romans populaires, n'oserait rien signer de tel. Il faut remonter jusqu'à Ducray-Duminil et à *Celina ou l'Enfant du mystère* pour avoir un exemple de ces procédés naïfs et de cette phraséologie ridicule. M. Thiesse a dû trouver le public bien dur, mais le public avait le droit de trouver M. Thiesse bien présomptueux de venir lui offrir, après tant de progrès accomplis au théâtre, les balbutiements de ses réminiscences enfantines. Il lui aurait été si facile de garder l'anonyme; pourquoi ne l'a-t-il pas fait? O vertige de la scène! — Il y a, au fond, quelque chose de douloureux dans de semblables exhibitions, et je blâme vivement un directeur d'y prêter la main, quelque intérêt qu'il y ait.

Parlez-moi de *Marianne*! Ce bon vieux drame re-

pris par le Château-d'Eau, — qui semble avoir renoncé aux nouveautés, — se tient solidement sur ses pieds. Il est vrai qu'il a pour auteurs deux maîtres du genre, dont l'un, Michel Masson, a encore bon œil et bonne plume.

Et voilà le bilan de la semaine. Peu de chose, comme vous voyez. Les autres théâtres sont pourvus, et pour quelque temps encore. Je les en félicite.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

Les concerts de la dernière saison. — Diverses définitions du mot « fugue », à propos du concours préparatoire pour le prix de Rome.

EST avec une espèce de chagrin que nous voyons revenir tous les ans le moment de chroniquer sur les concerts. Il faut pourtant nous y résigner, comme à bien d'autres petites douleurs inhérentes à nos fonctions.

Les concerts! nous voudrions en faire notre passe-temps. Quelle vie aimable : prendre place tous les soirs dans une salle bien chauffée et éclairée avec profusion; n'avoir point à suivre les péripéties d'un livret banal et écrit suivant une syntaxe douteuse; écouter pour la seule volupté d'entendre, et non plus pour deviner une intrigue énigmatique; fermer les yeux, si l'on veut, et égarer son esprit dans les espaces enchantés où Beethoven, Mozart et Weber le mènent. Ensuite, rentrer chez soi à onze heures avec des nerfs doucement émus et la tête pleine d'idées gracieuses.

La musique, prise ainsi à doses mesurées, ne peut que rendre un homme meilleur.

Mais ces malheureux concerts se donnent dans tous les coins de Paris à la même heure; c'est un tohu-bohu général, à ne savoir où porter ses oreilles. Et puis, pour ce qui est de nous, le théâtre prend une grande partie de nos soirées, et par là longueur et l'intensité des spectacles qu'on y donne, il épuise nos forces auditives. Tant il y a qu'un lendemain d'un *Roi de Lahore* ou d'un *Timbre d'argent*, nous nous trouvons dans un état d'ahurissement qui nous empêcherait de goûter une sonate de Mozart.

On n'en a pas moins la bonté de nous inviter à la plupart des concerts qui embellissent le printemps à Paris. C'est pour nous un premier ennui de ne pouvoir profiter de toutes ces aubaines.

Mais, ce qui est une peine plus cruelle, c'est de ne pouvoir rendre bonne et éclatante justice à tant de talents supérieurs, ou tout au moins à tant d'efforts honorables. Il nous faut choisir; procéder à de sévères éliminations; éviter surtout les nomenclatures fastidieuses.

Tout compte fait, nous n'avons qu'une trentaine de lignes à consacrer à douze ou quinze virtuoses dont les talents nous ont séduit, et qu'il nous semble indispensable de signaler à nos lecteurs. Dans le nombre, il en est dont la réputation est retentissante; d'autres n'ont encore que des mérites en herbe et qu'on ne peut laisser s'étioler faute d'un peu d'aide.

Quant à quelques maladroits musicastres pour qui on allume de temps à autre le gaz de la salle Herz ou de la salle Pleyel, nous abandonnons à leurs amis et à leurs familles attendries le soin de les applaudir. Il nous semble, d'ailleurs, inutile de partir en guerre, la plume au poing, contre de pauvres petits racleurs de chanterelles ou de chétifs pianoteurs dont nous révélerions le nom à la foule ébahie.

Voici toujours quelques notes sur plusieurs artistes de valeur à qui nous devons d'heureux moments. Et Dieu nous garde de prétendre que nous donnions la liste complète des virtuoses qui, par leur habileté et leur intelligence, sont l'honneur de Paris musical :

Le doyen des pianistes-compositeurs, le contemporain de Chopin, de Moschelès et de Mendelssohn, M. Albert Sowinski, a donné son concert annuel, où il a été applaudi par un public fervent. — M. le



### LE LAIT de MAI

RONDEAU

*Allons au vert, les temps sont favorables,  
De grand matin, sous le ciel frémissant,  
Dans les sentiers couverts, impénétrables,  
Qu'ont parfumé les fraises en naissant;  
Menons l'idylle au sourire décent.  
Mais quoi! l'idylle a le teint jaunissant:  
Elle demande aux vaches secourables  
Le lait fumeux, le lait adoucissant.  
Allons au vert.*

*Buvons le lait, couchons dans les étables,  
Refaisons-nous un estomac puissant,  
Pour que l'hiver nous retrouve à ses tables,  
Régénérés, convives indomptables,  
La lèvre humide et l'œil resplendissant!  
Allons au vert.*

CHARLES MONSELET.



LA GUERRE. — La batterie russe établie contre l'hôpital de Braïla, fait sauter un monitor turc réfugié dans le canal de Macin. — Au loin le village de Gheszit.  
(D'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

capitaine Voyer, pianiste, a organisé plusieurs séries d'auditions de musique classique qui ont été très-suivies. En outre des œuvres les plus célèbres de Beethoven, de Mozart et de Weber qui figuraient au programme, M. Voyer a eu l'idée nouvelle et tout à fait heureuse d'exécuter le ballet des nonnes de *Robert le Diable*. — M<sup>lle</sup> Marie Didier, après des succès remportés sur plusieurs théâtres du Midi, s'est fait entendre à Paris, et les dilettantes ont été à même d'apprécier ses qualités vocales dans l'air de *la Fille du régiment*. — Au concert de M. et M<sup>me</sup> Diedmer, ont été applaudies et redemandées deux mélodies de M. Émile Millet, qui sont d'un tour élégant et d'un style très-pur. L'une a nom *Adieu!* et l'autre est intitulée *le Départ*. — M<sup>me</sup> Szarvady a donné plusieurs séances de musique classique avec orchestre, qui ont consacré une fois de plus sa réputation européenne. Nous l'avons entendue notamment dans la sonate de Beethoven, dédiée à Kreutzer, qu'elle a jouée en compagnie du grand violoniste Léonard. — M<sup>lle</sup> Jane Debillemont, pianiste, a rendu avec infiniment de style et de brio la *Fantaisie hongroise* de Liszt. — Une très-intéressante matinée a été donnée par M<sup>lle</sup> Louise Cognesti, avec le concours de M<sup>lle</sup> Krauss, de l'Opéra, et des chœurs du Théâtre-Italien. Entre autres morceaux à succès, M<sup>lle</sup> Krauss a dit une élégante *Sérénade espagnole* du maestro Cottrau. — Nous avons à signaler aussi le soixante-dixième concert avec orchestre donné par la « Société nationale de musique »; puis les séances de « l'Association des femmes artistes et professeurs », qui est en si bonne voie de succès sous la présidence de M<sup>lle</sup> Pauline Thys; enfin le concert de la très-remarquable « Société des symphonistes », que M. Léopold Deledicque dirige, depuis quinze ans, avec tant de zèle et de talent.

— On lit dans tous les journaux : « Quatorze musiciens sont entrés en loge pour le concours d'essai du prix de Rome, lequel consistera en une fugue classique et un chœur. »

Un chœur; tout le monde sait ce que c'est qu'un chœur. Mais une fugue...? Les personnes qui ne sont pas « du métier » s'arrêtent, intriguées et pensive, devant ces deux syllabes mystérieuses. Ouvrons pour leur service quelques-uns des quinze dictionnaires de musique qui existent en langue française, et voyons comment y est défini le mot fugue :

S. DE BROSSARD (1703). — « ..... Répétition d'un chant par une ou plusieurs parties qui semblent courir après une première qui a commencé ce chant. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1767). — « ..... Pièce ou morceau de musique où l'on traite, selon certaines règles d'harmonie ou de modulation, un chant appelé *sujet*, en le faisant passer successivement et alternativement d'une partie à une autre. »

CASTIL-BLAZE (1821). — « ..... Pièce de musique fondée sur les règles de l'imitation périodico-méthodique. »

FETIS (1834). — « ..... Morceau de musique établi sur une phrase donnée, qui passé alternativement dans toutes les parties par une imitation périodique. »

LICHTENTHAL (1839). — « ... Composition d'une espèce particulière qui consiste dans un thème ou *sujet*, exécuté ou imité par toutes les autres voix principales, et combiné de manière que chaque partie respective puisse le continuer et le mener sans aucune pause remarquable jusqu'à sa fin, où toutes les voix s'unissent pour terminer ensemble. »

D'ORTIGUE (1853). — « ..... Du latin *fuga* (*fuite*), parce que les parties, partant successivement, semblent se fuir et se poursuivre l'une l'autre. »

Il est vrai pourtant que ces définitions d'un clair... obscur ne valent pas l'exécution d'une fugue de Bach, de Hændel ou de Cherubini sur le dernier des pianos.

ALBERT DE LASALLE.

M<sup>lle</sup> Printemps valse, *Truite aux Perles!* polka de J. Klein, font fureur

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (dans les formes indiquées au n° 1037), dans la quinzaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

LE LABYRINTHE  
L'Exception A

Lorsque partant de la *lisière* et l'on voudra continuer le parcours par la *lisière* :  
Au lieu d'entrer au centre à partir du 11<sup>e</sup> carrefour, comme le veut la règle générale, l'on y entrera à partir du 9<sup>e</sup> carrefour dans le cas suivant :

Lorsque le carrefour d'arrivée devra se trouver sur l'un des pièges à gâchettes 11, 14, 18, 23, 42, 47, 51 et 54 (voir notre 3<sup>e</sup> tableau, n° 1037), précède d'un des quatre angles-pièges 1, 8, 57, 64.

NOTA IMPORTANT. — Mais si le carrefour de départ est sur l'un des angles (comme dans les figures 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>), l'on en rerait, au centre, au 11<sup>e</sup> carrefour, comme d'habitude.

PROBLÈME SUR L'EXCEPTION A

97 — LES COMMANDEMENTS DU WHIST  
6<sup>e</sup> Problème sur LE LABYRINTHE — L'Exception A

T-N-I	N-E-N	T-E-T	I-U-C	O-N-A	M-U-I	E-I-O	E-S-V
E-I-E	R-P-A	R-A-E	E-M-E	N-S-U	U-I-O	F-T-H	M-T-B
N-D-L	P-I-B	T-N-E	R-D-S	U-R-O	V-E-Q	J-S-E	M-R-T
E-X-B	N-U-F	I-A-B	O-L-U	S-E-S	P-V-Z	E-U-Z	S-M-C
O-V-L	T-I-A	O-S-S	V-A-I	I-E-R	Q-C-T	E-S-S	A-E-R
Q-Q-A	E-L-L	U-L-A	R-M-S	M-O-E	O-F-R	E-E-T	G-H-E
E-A-M	U-E-E	C-I-M	O-E-B	L-R-R	E-T-E	L-N-N	T-P-E
T-L-E	U-S-I	L-S-E	S-D-M	E-T-E	P-R-L	I-E-V	T-N-N

1<sup>re</sup> chaîne. — Départ du carrefour 4. Inutile d'en dire plus.  
2<sup>e</sup> id. — 2<sup>e</sup> et dernier cas de l'Exception A dans ce quart du Labyrinthe.  
3<sup>e</sup> id. — 2<sup>e</sup> figure. — Contre-Exception A (pour bien faire voir la différence).  
Nous donnerons avec la solution la 1<sup>re</sup> figure de l'Exception A.  
Le n° 1052 contiendra l'Exception B.  
La solution de ce problème n° 97 ne devra nous être adressée qu'avec celles des problèmes qui seront publiés dans le n° 1051.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES SUR LE LABYRINTHE  
(1046 et 1047)

80 bis — 2<sup>e</sup> QUATRAIN

Alors l'amphitryon vous offre galamment  
De prendre place au whist comme délassément;  
Si vous êtes distrait, refusez poliment,  
Car ce jeu, pur calcul, n'est pas votre élément.

81 — 3<sup>e</sup> QUATRAIN

Mais si vous acceptez peut-être étourdimement,  
Rappelez-vous ces vers sonnant sommairement  
Et, je le sens, hélas! trop insuffisamment,  
De ce très-noble jeu les lois, le règlement.

4<sup>e</sup> QUATRAIN

Les cartes en vos mains comptez-les prudemment,  
Rangez-les pa. ....

SOLUTIONS DU N° 1047

82 — MOTS EN TRIANGLE, par M. F. L., de ...

GACHE  
ATRE  
CRI  
HE  
E

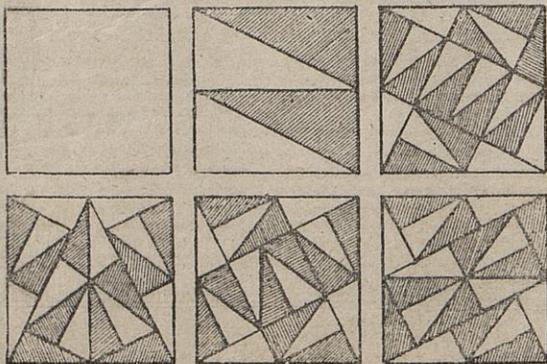
ERRATUM

Prière de lire au problème 82, page 286 :  
« des cendres du foyer », au lieu : « du foyer, des cendres ».

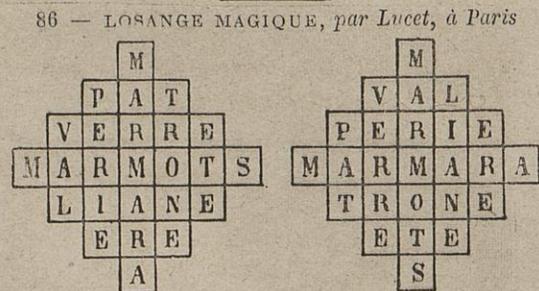
83 — DAMES, par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille

48 à 43 — 28 à 22 — 32 à 5.

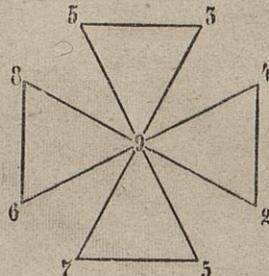
84 — DÉLASSEMENTS GÉOMÉTRIQUES, par Lamy, à Marseille



85 — ÉNIGME, par M. Jarry-Robotou, à Parthenay  
L'acc et circonflexe.



87 — LES CHIFFRES INCONNUS, par Granjes



L'une des solutions.

19 sur les 4 lignes. — 40 x 9 = 360, nombre de jours de l'année commerciale.

88 — MOTS A COMPOSER, par F. G., à Lyon

EN CARRÉ EN TRIANGLE

NAVET R  
ABOLI NE  
VOLER BAI  
ELEVE NAIN  
TIRER REINE

EN LOSANGE

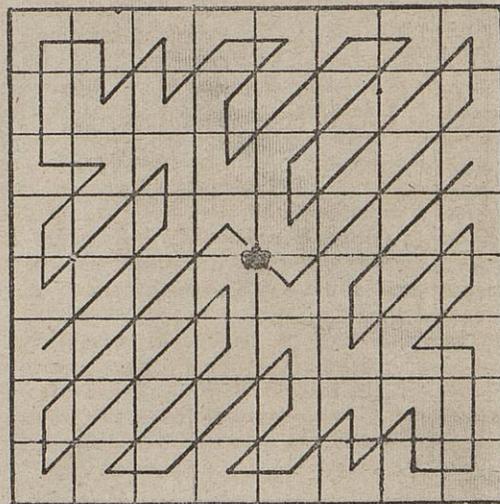
S L M L M  
MIL MIS NIL SIM LIS  
SIMON LIMON MINOS LISON MILON  
LOI SOI LOI MOI SOI  
N N S N N

Le mot du milieu est celui de l'auteur; mais Bibi et Mimi ont trouvé les quatre autres.

89 — SIMPLE QUESTION, par F. G., à Paris

Par erreur, l'on a mis des virgules entre chaque chiffre. Il fallait : 1 2, 3 4 5, 6 7 9; cela n'a pas empêché nos habiles œdipes de repoudre : Pour obtenir des 2 au produit, il faut multiplier ce nombre par 18 (2 x 9); pour 5 par 45; pour 6 par 54, pour 8 par 72 et pour 9 par 81. C'est-à-dire qu'il faut toujours multiplier par 9 le nombre que l'on veut obtenir au produit.

90 — CRYPTOGRAPHIE DU ROI DES ÉCHECS  
par M. Vict. Péri, café de la Marine, à Alger



CHARADE

Le chasseur aime bien le son de mon premier.  
Le Provençal adore et mange mon dernier,  
Enfin au fond des mers l'on trouve mon entier.  
(Corail)

AVIS. — Faute de place, les mentions des solutions justes, qui sont très-nombreuses, seront publiées dans le n° 1051 avec les quatre problèmes 97, 98, 99 et 100.

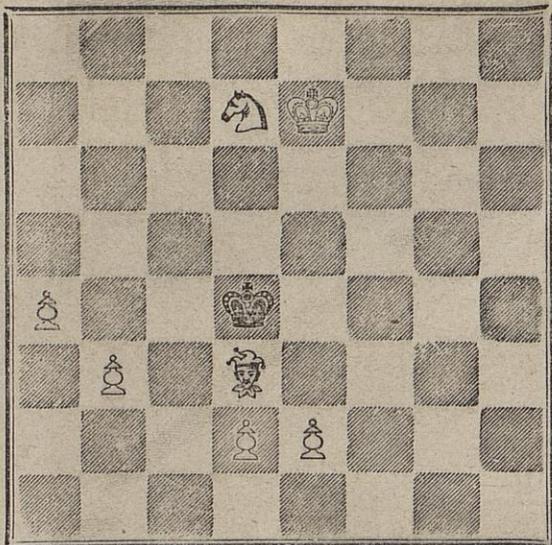
Pendant tout le temps du Salon, nous ne pourrons publier que cinq problèmes au lieu de dix, et cela à notre grand regret.

DERNIÈRE HEURE. — IMPORTANT. — Nos aimables et intelligents œdipes paraissent n'avoir pas aperçu le 92 (79 limité) dont l'énoncé est, en effet, assez obscurément placé (n° 1048, page 302, 2<sup>e</sup> colonne, au beau milieu des solutions); nous nous permettons d'attirer leur attention sur ce problème, qui est digne de leurs recherches. — Ce problème compte double. — A plusieurs de nos abonnés, à Nogent : Prière d'envoyer adresse, enverrons aussitôt catalogue. — A tous : Adresses, s. v. p., pour que, dans certains cas, nous puissions écrire directement, n'ayant pas la place ici; cela ne nous empêchera pas de vous garder religieusement le secret et de ne mettre au journal que le pseudonyme choisi. — Prière à M. H. Rué, à Versailles, de nous envoyer son adresse de suite.

P.-L.-B. SABEL.

**ÉCHECS**

PROBLÈME N° 657, COMPOSÉ PAR M. JORDAN  
English chess Problems.



Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 655.

1. D 4 T 1. F ad libitum (A)  
2. C 3 F, échec et mat.

(A)

1. R ou P 4 D  
2. D 8 T ou 8 R, échec et mat.

Solutions justes : MM E. Lafarge; café Tailleur, à Avignon; Boiss-Tourn; Boule d'or, de Verrat-Cuba, à Bordeaux; A. G. Charbonnet; Aug. Parna; réunion des officiers, à Compiègne; café du Parc, à Dunkerque; café Martin, à Laigle; les amateurs du café Davier, à Carpentras; taverne Alsacienne, à Rochefort-sur-Marne; Quéval; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Louis de Croze; le nouveau Cercle des Échecs de Châlaindre.

P. JOURNOUD.

**MODE NOUVELLE**

Le cachemire de l'Inde va conquérir une nouvelle recrudescence d'élégance pour cette saison. Il est bien facile de se rendre compte de l'authenticité de ce cachemire, qui est fabriqué exclusivement pour M. Le Houssel, avec une lisière chinée à jour qui lui sert de marque de fabrique. Il y a des nuances nouvelles variées à l'infini. Toutes les teintes du véritable cachemire de l'Inde sont de teint excellent, car le tissu est pure laine et exempt de tout mélange.

Comme autres tissus de saison, M. Le Houssel, propriétaire de l'Union des Indes, rue Auber, 1, Paris, offre le choix le plus varié qu'il soit possible de trouver en tissus exotiques; tels que : brochés, damassés, rayés, unis, etc., etc. Nous vous engageons, chères lectrices, à demander à M. Le Houssel, 1, rue Auber, sa collection d'échantillons de tissus nouveaux, et de la comparer avec les collections des autres maisons. Vous trouverez une immense différence comme choix, prix et qualités.

Un mot pour finir. M. Le Houssel est le seul négociant qui ait obtenu la médaille d'or pour le cachemire de l'Inde, et une médaille d'or, deux médailles d'argent et enfin une médaille de bronze à l'Exposition du Havre pour les tissus en soies exotiques.

ELISE DE MARCOIS.

La nature en fête donne l'exemple; aussi les femmes élégantes se piquent-elles d'émulation pour lutter de

coquetterie avec les fleurs de la saison. Pour avoir d'aussi fraîches, d'aussi brillantes parures, elles demandent à la Ville de Lyon ses rubans et ses ornements de passementerie et de broderie. La nouveauté à sensation est l'écharpe en blonde avec plissé dentelle frémissant tout autour comme un souffle de brise. Le plissé neige en crêpe lisse, si vaporeux autour du cou et des manches, s'expédie en carton de 5 mètres. Une parure plus économique, puisqu'elle peut se laver, c'est la mousseline brodée rose, bleu, mandarine, etc. Les balayeuses se brodent également assorties à la toilette. Pour garnir les corsages, les tuniques ou poser à plat au-dessus des plissés ou des effilés chenille, vous n'avez que l'embarras du choix entre le galon grenadine, la guirlande de fleurs découpée, le galon pendeloqué, la passementerie tête de lou, hérissée de petites houpes, la passementerie dentelle, etc. Mais il faut nous arrêter. Une visite à la Ville de Lyon vous donnera les mêmes regrets, car en voulant tout voir on voudrait tout emporter. (6, chaussée d'Antin.)

**LE VIN DE G. SEGUIN** est ordonné dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. (Exiger la signature G. Seguin. — Paris, 378, rue Saint-Honoré.

**La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)** guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. fr.

**JARDIN D'ACCLIMATATION** — BOIS DE BOULOGNE  
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.  
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

**CRISTAL CHAMPAGNE** Th. R et C<sup>ie</sup>, 44, rue Lafayette.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

**ANGLAIS MÉTHODE ROBERTSON**, cours et leçons. Six cours dans la journée pour les dames. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

**CACHEMIRE DE L'INDE** par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

**ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE** SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF  
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accés de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr<sup>is</sup> et fee. S'adr. dépôt gén<sup>l</sup> 4, r. de l'Échiquier, Paris.

**LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS**  
(7<sup>e</sup> année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.  
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.  
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.  
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.  
Liste des anciens tirages.  
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.  
ABONNEMENTS :  
Paris et Départements **3 FR. PAR AN**  
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.  
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE  
Un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**  
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

**CHOCOLATS**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, rue de Rivoli, n° 132  
DANS TOUTES LES VILLES  
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**RÉGÉNÉRATEUR**  
DES CHEVEUX DE  
**M<sup>me</sup> S. A. ALLEN**  
A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle Vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 87, Bd Haussmann, Paris.

**VIANDE ET QUINA**  
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.  
**VIN AROUD AU QUINA**  
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE  
LE PORTIFIANT PAR EXCELLENCE  
DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.  
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

**RUSSES ET TURCS**

**LA GUERRE D'ORIENT**

Illustrations des meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La huitième Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : 40 CENTIMES

La Livraison, 10 centimes.

La Série, 40 centimes.

**EAU DE ZÉNOBIE** SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THORL, 17, r. de Buci; Fax, 9, r. de la Paix.

**ANNONCES**

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

**MAISON** avec JARDIN, à PARIS, R. LEMERCIER, n° 47. Conten. : 189 m. 93 c. A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 12 juin 1877, à midi. — Mise à prix : 40,000 fr. S'adresser dans la propriété et à M<sup>e</sup> DEMANCHE, notaire à Paris, rue de Condé, n° 5.

**PROPRIÉTÉ** R. DU PARC-ROYAL, 6, A PARIS Conten. : 714 m. 39 c., A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 12 juin 1877. Revenu brut : 27,350 fr. — Mise à prix : 240,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> BREULLAUD, notaire, r. St-Martin, 333.

**MAISON** à PARIS, r. de Rivoli, 102, et r. St-Denis, 12 (angle), occupée par PEGALION. Rev. : 46,000 fr. nets jusqu'en 1884 et 50,000 fr. nets de 1883 à 1902. — Mise à prix : 600,000 fr., A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not., le 5 juin 1877. S'adr. aux notaires : M<sup>e</sup> Péan de St-Gilles, r. de Choiseul, 2, dép. de l'ench., et Morel-d'Arleux, Fbg-Poissonnière, 35.

**ADJON**, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 12 juin 1877, à midi :  
1<sup>o</sup> MAISON A PARIS, BOUL. BEAUMARCHAIS, n° 76, et RUE AMELOT, n° 65. Rev. suscep. d'augm. : 21,850 fr. M. à p. : 230,000 fr.  
2<sup>o</sup> MAISON A PARIS, R. DES GRAVILLIERS, 17. Rev. : 5,410 fr. Mise à p. : 50,000 fr.  
3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> PROPRIÉTÉ, act. à usage d'usine, A d'une G<sup>de</sup> PROPRIÉTÉ, RUE DE LA BUTTE CHAUMONT, n° 22. Rev. : 8,000 fr. Mise à prix : 140,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> CARARD, not. à Paris, r. de Choiseul, 16.

**HOTEL** A PARIS, AVENUE JOSÉPHINE, 82 (angle de la rue Vernet), A VENDRE, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 12 juin 1877, à midi. — Mise à prix : 220,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> LE VILLAIN, not., r. Boissy-d'Anglas, 9.

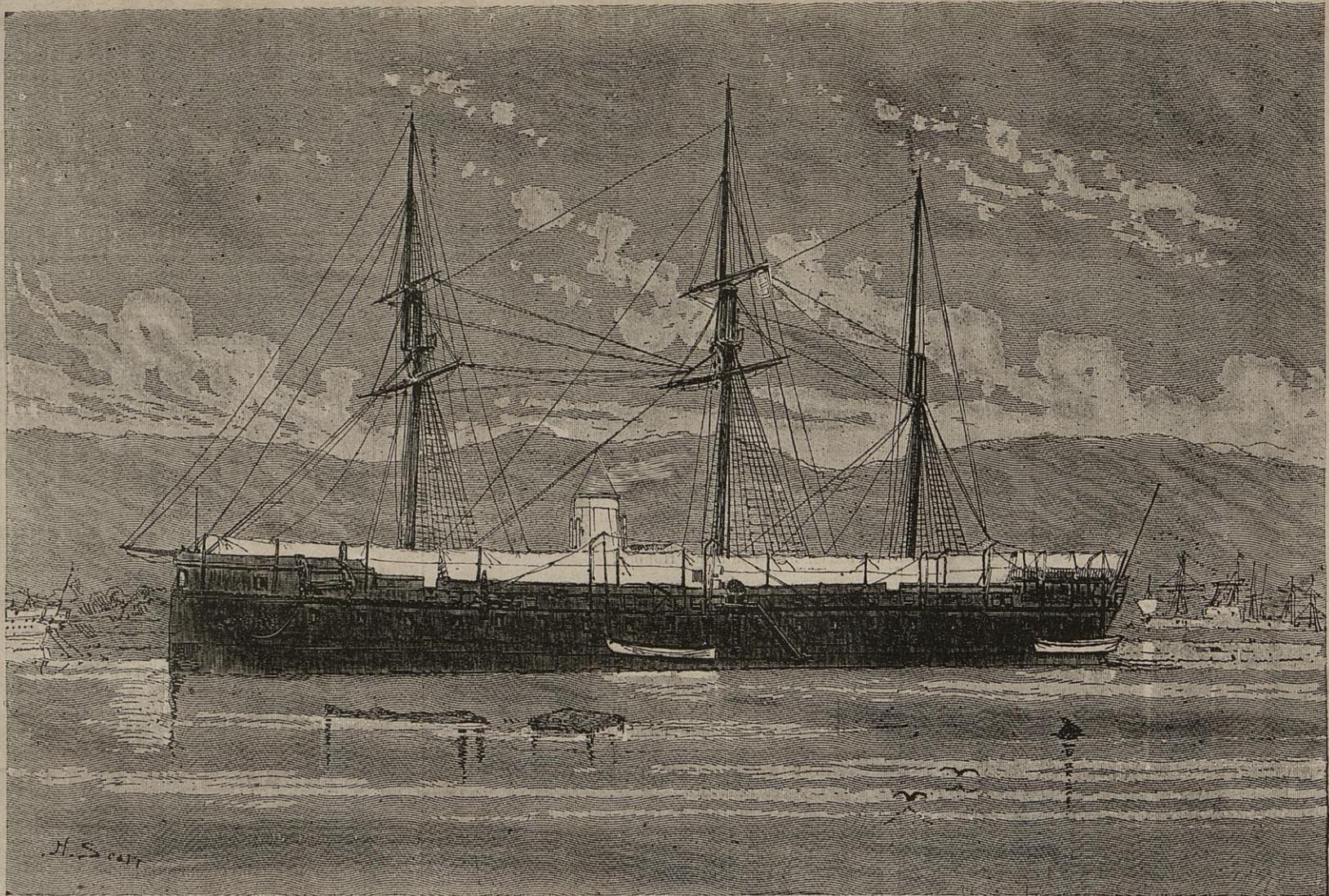
**MAISON** D'ANGLE D<sup>o</sup> SÉBASTOPOL 58, et r. aux Ours, 25, à vendre, sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le 29 mai 1877. Rev. : 40,800 fr. — Mise à prix baissée à 500,000 fr. Le Crédit foncier a prêté 315,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> THOMAS, notaire à Paris, rue Bleue, 17.

**MAISON** A PARIS, RUE DE CHARONNE, 32, A ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 12 juin 1877. Cont. : 222 m. 24 c. Rev. net : 4,430 fr. — Mise à prix : 25,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> DEMANCHE, not., 5, rue de Condé.

**PETIT HOTEL** sis à VERSAILLES, près du parc, 4 bis, rue d'Angiviller, et composé de grand et petit salons, salle à manger, cuisine, 6 chambres à coucher; sous-sol parfaitement aménagé, avec cuisine, office, caves, calorifères, etc. A LOUER 6,000 fr. — Jardin, eaux vives, écurie et remises, concession d'eau, etc.

Terre **COURTIGIS** près Montargis (Loiret). CHATEAU, PARC, FERMES, TERRES, BOIS, RIVIERE, MOULINS, A VENDRE, sur une ench., le 12 juin 1877, midi, en la ch. des not. de Paris. Cont. : 664 hect. Rev. net : 29,800 fr. M. à prix : 625,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> LE VILLAIN, not., r. Boissy-d'Anglas, 9.

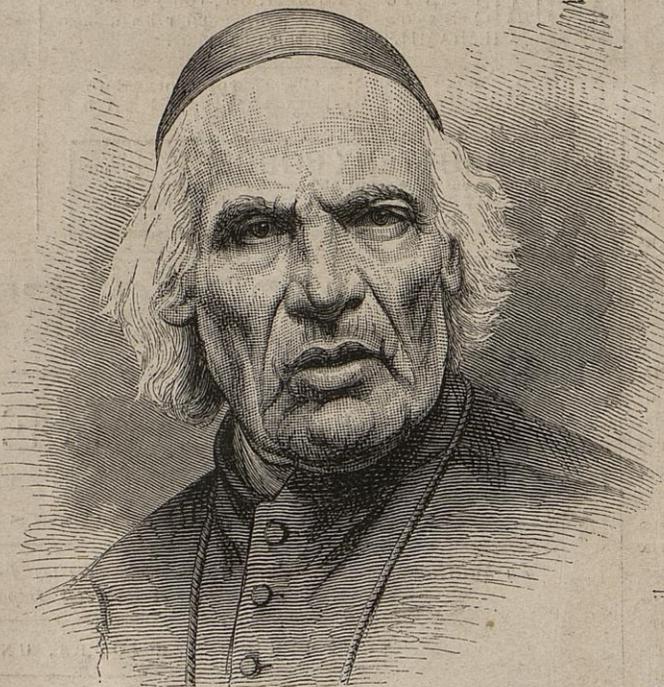
Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDUBOURG et C<sup>ie</sup>, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



La Revanche avant l'explosion du 15 mai. — (Dessin de M. Scott, d'après une photographie.)

### MGR MABILLE

Une des plus édifiantes vies vient de s'éteindre, M<sup>gr</sup> Mabille vient de mourir à Rome, où il s'était rendu depuis quelques semaines. D'une charité inépuisable et d'une bonté parfaite, le digne prélat qui était depuis une vingtaine d'années la providence de Versailles, ne laissa jamais une infortune sans secours, ni une souffrance sans consolation. C'est surtout pendant la douloureuse occupation de 1870-71, que le prélat se montra à la hauteur de sa religieuse mission; au milieu des douleurs et des humiliations de la patrie, il sut trouver dans son cœur de patriote un courage et une abnégation qui lui permirent d'obtenir du roi de Prusse bien des adoucissements pour les malheureux blessés ou prisonniers parisiens. Sans faire montre d'érudition, M<sup>gr</sup> Mabille était un lettré des plus distingués et sa perte sera ressentie avec douleur par l'épiscopat français comme par la ville et le diocèse de Versailles où il était adoré.



M<sup>gr</sup> Mabille, évêque de Versailles, décédé. (Phot. Pierre Petit.)

### Une Mort héroïque

« Au moment de l'explosion de la chaudière, il y avait à craindre d'autres explosions qui, alors, eussent laissé peu de vivants sur le bâtiment. — Une seule circonstance pouvait empêcher cet horrible désastre : « fermer les soupapes d'arrêt. » Ces soupapes fermées, les autres chaudières ne pouvaient plus se vider et éclater à leur tour. — Mais, pour y arriver, il fallait plonger dans la vapeur brûlante qui venait de tuer déjà une vingtaine d'hommes; c'était une mort, et une mort terrible, affreuse.

« Un héros, — un vrai héros, — Gueit, second chef mécanicien, se dévoua, se jeta dans la vapeur, arriva aux soupapes, les ferma et mourut bouilli. »

(Figaro).

ALPH. KARR.

### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La Nouvelle-Calédonie est riche en mines, surtout en nickel.



Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



## HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT  
1<sup>o</sup> Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2<sup>o</sup> un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpelette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3<sup>o</sup> 45 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyez un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LA FOIX, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.)  
Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a vu cette annonce.

Ont deviné juste : MM. Louis de Croze; C. Dabuisson, à Bruxelles; Blés-Stoup, café Nicolel, à Cherbourg; un musicien d'Auxonne, de passage à Gray; le cercle d'Ample-

puis, qui avait aussi deviné l'avant-dernier rébus; O. ficine-Club, à Toulon; Grincheux, à Lille; Victor Gâtel, à Clé-teaugiron.